

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Idealisme ou réalisme

Le Sphinx coiffé à la du Barry

La semaine égyptologique de Bruxelles

Le danger de guerre

Cent années de littérature en Belgique

L'identification des œuvres d'art

A la découverte de Bruxelles-administratif

Mgr Léon Noël

Paul Halflants

Baudouin van de Walle

Hilaire Belloc

Georges Doutrepoint

Marcel Schmitz

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Les idées et les faits : Chronique des idées : A propos des nouveaux « bienheureux » anglais, Mgr J. Schyrgens. — France.

## La Semaine

Dans l'éloquent discours qu'il prononça, dimanche dernier, à la séance solennelle organisée par la *Fédération des Associations et des Cercles catholiques* pour commémorer cent ans de vie catholique belge, M. le sénateur Crokaert eut une considération particulièrement heureuse :

« Il nous est facile maintenant, s'écria-t-il, à nous, hommes de 1930, de juger sévèrement l'absence de prévision et de sens social des générations qui nous précédèrent. C'est là l'esprit de l'escalier. Soyons plus modestes! Sommes-nous sûrs de bien comprendre le temps que nous vivons et n'est-il point, à notre insu, en ce moment, des problèmes qui se posent que ni vous ni moi n'apercevons et que, peut-être dans cent ans ou moins, on nous imputera à crime de n'avoir point compris et point résolu? »

Nous n'avons pu nous défendre, en écoutant cela, d'une application immédiate. Comment ne pas déplorer que la LVII<sup>e</sup> session de la *Fédération des Associations et des Cercles Catholiques*, qui devait attirer plus de monde encore cette année que de coutume, ait, une fois de plus, laissé passer et se perdre une belle occasion de faire œuvre d'union?...

Ah! comme nous voudrions — ce serait tellement plus facile! — n'avoir qu'à mêler notre voix au concert de félicitations et d'éloges qui s'est élevé, ces jours-ci, dans la presse catholique d'expression française! Mais nous croirions manquer à un impérieux devoir en taisant ici notre profonde conviction.

\* \* \*

Beaucoup de monde à *Patria*, samedi après-midi. Et pour entendre quoi?... Parler uniquement de la défense des droits et privilèges de la minorité en Flandre!... Quelle invraisemblable erreur de psychologie! Quel manque de sens politique et de patriotisme éclairé!... Faire *tout* porter sur le secondaire et négliger l'essentiel, comment est-il possible de compromettre aussi gravement la cause que l'on se croit obligé de défendre?

Toute la Flandre est en fermentation. Plus personne, nous voulons le croire, ne doute de la vague de fond qui soulève le pays flamand. Et au lieu de trouver de vibrants accents de sympathie et d'admiration pour ce beau réveil et cette renaissance pleine de promesses, on se borna à ergoter seulement et exclusivement sur un abus de pouvoir que le mouvement flamand menace et risque de commettre demain. De la bienfaisance de ce magnifique renouveau, *rien* si ce n'est quelques vagues allusions au bien fondé de certaines revendications linguistiques.

Il eût été si facile pourtant d'enthousiasmer cette foule de bons citoyens, pour la justice et la beauté de la cause flamande, si seulement il s'était trouvé là un orateur sincèrement convaincu qu'une Flandre plus flamande signifie une Belgique plus belge...

Mais non, on se refuse à considérer ce côté-là des choses. Tenus pour inévitables et subis comme tels, les progrès du flamand en Belgique sont accueillis sans sympathie et sans joie. Ne les a-t-on pas combattus aussi longtemps que possible? Toute l'attention ne

doit-elle pas être concentrée aujourd'hui sur ce que les Flamands vont peut-être encore emporter demain?... Politique déplorable qui s'obstine à tourner le dos au soleil qui se lève pour continuer à disputer à la lumière tel ou tel petit recoin que l'on voudrait garder obscur... Politique qui nourrit et encourage l'extrémisme qu'elle croit combattre...

\* \* \*

Que de beaux discours, le dimanche! Que d'émouvantes professions de foi religieuse! Quel profond amour de la Patrie! Quel réconfortant enthousiasme! Mais comme le cœur se serrait à la vue de cette foule de braves gens, excellents catholiques, bons patriotes que l'on invita, non pas à se réjouir de l'admirable effort flamand vers plus de personnalité et plus de grandeur, mais à réprover le radicalisme — indéniable — de trop de flamingants.

Critiquez et condamnez les excès, mais seulement après avoir approuvé chaleureusement le juste et l'équitable! Ne vous en tenez pas à faire acclamer de vagues déclarations sur la liberté du père de famille et des menaces contre les mauvais Belges criminels envers la Patrie. Oui, vive la liberté du père de famille! c'est entendu, et nous réprouvons autant que n'importe qui toute atteinte à notre chère Belgique. Mais il s'agit tout de même, en ordre principal, d'autre chose. Cet amour de la liberté du père de famille devrait aller jusqu'à déplorer amèrement le manque de liberté trop longtemps imposé aux pères de famille flamands, et d'autre part, il n'y a pas que les adversaires avoués de la Belgique, il y a ceux qui, inconsciemment et de très bonne foi, font le plus grand tort à l'unité nationale, un tort pire que ceux qui la combattent ouvertement.

Pour le ramasser en une formule un peu vive, que l'on nous permette de dire que, pratiquement, la LVII<sup>e</sup> session de la *Fédération des Associations et des Cercles catholiques* a donné l'impression que le grand danger qui menace, chez nous, la Patrie et l'Eglise c'est... la part d'exagération que comportera peut-être la prochaine victoire flamande!

Non et mille fois non! Le grand danger qui menace la Patrie et l'Eglise de Belgique provient de l'incompréhension, par tant de bons Belges, du mouvement flamand! Et s'il existe un danger extrême — l'avons-nous assez reconnu! — exaltez donc avant de le combattre, l'incomparable bienfait que la flandrisation de la Flandre apporte à l'Eglise et à la Patrie.

\* \* \*

C'est à très juste titre que M. le ministre d'Etat Segers — un président en tous points parfait — dénonça l'erreur qui met sur le même plan la liberté du père de famille quant au choix de l'école et la liberté du père de famille en matière linguistique, confusion dans laquelle nous paraissent verser les signataires de l'ordre du jour Ryelandt, aux excellentes intentions desquels nous nous plaignons d'ailleurs à rendre hommage.

L'ordre du jour adopté est anodin.

« La Fédération des Associations et des Cercles catholiques de Belgique proclame son attachement aux idées traditionnelles du parti en ce concerne la liberté du père de famille en matière d'enseignement, et invite le Gouvernement et le Parlement à faire respecter les principes qui sont à la base des projets du Gouvernement. »

Tout le monde peut signer des deux mains une formule aussi vague...

Mais quel dommage que l'on n'ait pas saisi l'occasion de déclarer hautement que la Fédération se réjouit de voir la Flandre prendre davantage conscience d'elle-même, qu'elle applaudit de tout cœur au courageux et magnifique effort du peuple flamand, qu'elle est convaincue qu'en aidant sincèrement les provinces flamandes à retrouver leur âme véritable, elle aide à enrichir la commune Patrie! Eclairée de la sorte, la question de la sauvegarde de certains droits de la minorité linguistique — minorité que la Fédération eût bien fait d'exhorter à reconnaître publiquement et avec éclat ses devoirs — reprenait ses véritables proportions qui sont bien réduites à côté du grand problème du développement, dans la ligne de sa nature et suivant ses riches possibilités, de l'immense majorité.

Que les hommes éminents qui se firent entendre samedi et dimanche veuillent bien nous pardonner notre audace, ils ont rendu au pays de tels services que nous sommes quelque peu confus d'oser les prier de méditer les paroles de M. Crokaert...

Au siècle dernier, des catholiques tout aussi éminents n'ont pas compris le problème social qui se posait à eux. L'Eglise et le pays payèrent chèrement cette incompréhension... Cette fois, l'aveuglement est, en un sens, plus grave encore, car le problème porte sur l'existence même de la Patrie...

Avouons-nous avoir senti les larmes nous monter aux yeux, au banquet, devant le spectacle de ce magnifique enthousiasme religieux et patriotique laissé à l'abandon dans des chemins qui pourraient bien aboutir au gouffre?...

Et la rentrée de Gand! Quelle honte, nous écrit-on, que ces manifestations antibelges... Oui, quelle honte, en effet, et qui appelle des sanctions. Il est des outrages qu'un État ne peut tolérer. Mais chers compatriotes, attention! *Un point de départ n'est pas un point d'arrivée.* La Flandre compte, en ce moment, beaucoup de jeunes cervelles tout à fait détraquées. Que ces pauvres égarés se livrent à de regrettables excès, il faut s'y attendre. Nous les réprouvons et nous les condamnons aussi énergiquement que quiconque. Mais n'oubliez pas que l'égarément de ces malheureux est un résultat, le résultat de longs errements et de fautes insignes!... Les vouloir guérir du jour au lendemain, parce qu'on leur a concédé, très tard, d'ailleurs, et sans la « manière », l'une ou l'autre revendication justifiée, est aussi puéril que déraisonnable. Il n'y a qu'un seul moyen, sinon de guérir les fous du nationalisme, tout au moins d'annihiler leur influence et de neutraliser le rayonnement de leurs idées nocives, et c'est de pratiquer une grande politique flamande. Au point de départ, il y a beaucoup d'extrémisme de toute sorte. La concorde et l'harmonie, la modération et la paix seront des points d'arrivée si on sait gouverner avec intelligence et avec fermeté. Ne vous étonnez pas des manifestations de Gand ou d'ailleurs. Il y en aura d'autres encore. Le remède n'agira que lentement, mais encore faut-il appliquer le remède. Et ne considérer la flamandisation inévitable et bienfaisante de la Flandre que par le côté des incidents irritants, équivaut à reprocher à une source nouvelle — que l'on a sotte et vainement tenté de comprimer et d'endiguer, et qui est appelée à fertiliser d'immenses régions — les dégâts qu'elle se permet de faire à vos plates bandes et à vos parterres, dégâts qui ne se fussent d'ailleurs pas produits si, dès

le début, vous aviez laissé la source jaillir et couler librement...

Approuvez-vous la défense faite aux professeurs de l'Université de Gand d'enseigner à l'*Ecole des Hautes Etudes*? Oui, et sans réserve. Il eût été plus habile et plus sincère d'invoquer la vraie raison de cette défense et de ne pas recourir au mauvais et dangereux prétexte « d'un établissement concurrent de notre Université ». Le bien commun, le salut public, la raison d'Etat dictaient la mesure prise. En fait — nous ne jugeons pas les intentions — en fait cette *Ecole des Hautes Etudes* est une machine de guerre anti-flamande. La création, à Gand, d'une université flamande n'attente en rien à la liberté de personne. Ceux qui ne veulent pas fréquenter une université flamande sont libres d'aller ailleurs qu'à Gand. Et il est hautement regrettable que la *Ligue nationale pour l'unité belge*, s'imaginant travailler au maintien de cette unité, soutienne une œuvre de combat. Le discours de M. Alfred Errera, à la séance d'ouverture, ne fut d'ailleurs qu'une coulée de passion...

Il faut souhaiter ardemment que les bons patriotes de la *Ligue nationale pour l'unité belge* comprennent au plus vite que l'intérêt national réclame la disparition aussi prochaine que possible d'une initiative malheureuse, ne répondant à aucun besoin et qui ne peut qu'entretenir une agitation mortelle pour une unité que, comme nous, ils placent au-dessus de tout.

« Le gouvernement — annonçait-on — va demander deux milliards pour la défense nationale » !...

La course aux armements reprend donc douze ans après une victoire qui devait mettre fin à la « dernière des guerres ». L'Europe recommence à dépenser des sommes folles pour la prochaine tuerie...

Evidemment, il est nécessaire que la Belgique prenne les précautions utiles. Un pays se doit de consentir tous les sacrifices pour assurer ses biens les plus précieux, son indépendance et sa liberté. Mais quelle pitié d'en être réduit là par les erreurs et les fautes des hommes d'Etat alliés, bien plus coupables, il ne faut cesser de le redire, que ces généraux du Reich qui tentèrent de reconstituer la puissance militaire allemande et qui y réussirent parce qu'on les laissa faire...

On a dit, et très justement, qu'en démocratie le verbe est roi. Les mots y ont une importance sans égale. Le moindre discours a une répercussion plus grande que les actes les plus gros de conséquences. Mussolini parle, et quel tapage dans toute la presse européenne! Mais jamais les actes d'un général von Seeckt, actes autrement dangereux pourtant pour la paix européenne, n'ont suscité un pareil émoi...

Laissons-là le ton du Duce. Si le ton fait la chanson, en l'espèce le fond est autrement important que la forme. Laissons là aussi la regrettable allusion aux cruautés allemandes qui a froissé tous les Belges. Oserons-nous avouer que la franchise italienne nous plaît et qu'elle nous change de l'hypocrisie régnante « qui balbutie la paix à Genève et prépare partout la guerre » ?

Dans cette hypocrisie générale, l'Italie fasciste joue son jeu. La France républicaine et laïque a laissé l'Allemagne se réarmer, — et comment! — et s'est brouillée avec une Italie réactionnaire et anti-maçonnique. Quoi de plus naturel que l'Allemagne et l'Italie s'appliquent à exploiter à leur profit les fautes commises? La tension franco-italienne est un des plus douloureux spectacles de nos temps troublés et elle est imputable, avant tout, à un régime sur lequel la franc-maçonnerie conserve sa néfaste emprise.

L'intérêt politique de l'Italie la fait regarder, en ce moment, du côté d'une Allemagne redevenue très forte. Et que l'Italie puisse ainsi menacer l'Europe d'une « entente » italo-allemande,

à qui la faute, s'il vous plaît?... Pourquoi la France s'obstine-t-elle à boudier un fascisme qui entre dans sa neuvième année et qui a créé une Italie nouvelle? Pourquoi ne pas consentir aux Italiens ce que, très maladroitement, on leur a refusé au lendemain de la victoire?

\* \* \*

« Dans le monde entier, aujourd'hui, on combat pour ou contre le fascisme », a dit Mussolini. « La phrase si souvent répétée que « le fascisme n'est pas une marchandise d'exportation », doit être corrigée, car le fascisme, en tant qu'idée, doctrine et réalisation, est universel. Il est italien dans ses institutions, universel dans son esprit. Il ne pourrait, en effet, être autrement, car l'esprit est universel par sa nature même. On peut donc prévoir une Europe fasciste, une Europe qui s'inspire dans ses institutions des doctrines fascistes et de sa pratique ».

Nous croyons ces paroles tout à fait vraies. Nous avons toujours pensé que, si le fascisme était un phénomène politique spécifiquement italien, les principes, l'esprit, comme dit très bien le Duce, qui l'inspirent, avaient une portée universelle. Pour la première fois, depuis la Révolution française, on réagissait énergiquement, et dans les institutions même, contre les dogmes révolutionnaires. Concédonz que l'on tâtonna, que l'on exagéra, que le régime n'est pas encore normalisé. Mais le sens général de la réaction est évident. Réaction salutaire. De ses succès, de sa pénétration dans les divers pays d'Europe — non pas à l'état de fascisme italien, mais d'esprit rénovant leurs institutions politiques conformément à leurs natures diverses, comme le fascisme a renoué les institutions italiennes dans la lignée de l'italianité — dépend le sort de l'Occident.

Ce rayonnement, cette influence du fascisme dans l'Europe contemporaine sont d'ailleurs évidents déjà. Partout où elle sévissait, la démocratie politique s'est avérée impuissante à résoudre les graves problèmes de l'heure. Partout une dictature plus ou moins avouée et plus ou moins sévère s'est imposée. Même chez nous, un des pays d'Europe le plus sain politiquement parlant, l'esprit fasciste agit. Le ton personnel et direct du discours de M. Jaspard dimanche dernier — et que M. le Premier Ministre veuille bien voir ici tout le contraire d'une critique — eût-il été possible avant le fascisme?

\* \* \*

« Mais le Duce fait le jeu de l'Allemagne en demandant la révision des Traités! » Si les traités eussent été « bons » pour l'Italie, celle-ci les défendrait énergiquement! Encore une fois, si, diplomatiquement, l'Italie fasciste a un intérêt actuel à s'écrier : « Quels sont ceux qui violent le pacte de la Société des Nations? Ce sont ceux qui, à Genève, créent et veulent maintenir à perpétuité deux catégories d'Etat : ceux qui sont armés et ceux qui ne le sont pas », c'est qu'elle sait fort bien que l'Allemagne est armée, que cette Allemagne armée va obtenir de nouvelles et importantes concessions en menaçant au besoin de déclancher une nouvelle guerre, et qu'il y a un intérêt politique italien à paraître soutenir ce qui quand même arrivera...

Toujours la même conclusion : France et Angleterre qu'avez-vous fait de la plus belle et de la plus absolue des victoires!...

\* \* \*

Protectionnisme, libre-échange, dumping, les journaux en parlent tous les jours. Obligée de nourrir une très nombreuse population, la Belgique ne peut vivre que de ses bras, du travail de ses enfants. Excellents ouvriers, sobres, économes, les Belges, ont un besoin vital du libre échange. Toute barrière douanière élevée par un Etat quelconque rend plus dures et plus pénibles leurs conditions d'existence. Si jamais la Belgique en était réduite à vivre sur elle-même, des millions de Belges seraient condamnés à s'expatrier ou à mourir.

Mais le protectionnisme sévit dans le monde moderne, plus

agressif et plus brutal qu'il n'a jamais été. L'économie universelle en pâtit et en pâtira toujours davantage, mais l'économie nationale de telle nation particulière y trouve provisoirement grand profit.

Et s'il n'y avait que le protectionnisme! Plus malfaisant encore, parce qu'il fausse complètement les règles du jeu, comme le disait dimanche dernier le baron Houtart, le dumping inonde certains pays de produits vendus à perte, quitte, souvent, à se dédommager de ces pertes par des prix intérieurs élevés, pratiqués à l'abri de hautes murailles douanières.

Les Soviets pratiquent le dumping en grand, depuis quelque temps, avec l'intention, dit-on, de bouleverser profondément l'économie mondiale et de nourrir l'esprit révolutionnaire. Contre ce dumping les Etats se garantissent avec plus ou moins d'énergie. La Belgique a esquissé un geste de défense imposé par la sauvegarde du bien commun. Mais des intérêts particuliers trouvent évidemment leur compte aux pratiques déloyales de Moscou. Le port d'Anvers connaît l'affluence des blés russes. Immédiatement, il a protesté contre une mesure qui le lésait mais qui profitait à l'agriculture, cette base essentielle de toute nation solide...

Ces conflits sont normaux dans un pays. Au gouvernement à faire prévaloir l'intérêt général.

\* \* \*

« Aucune volonté de guerre n'existe vraiment dans l'âme du peuple allemand », vient de déclarer Remarque, l'auteur d'*A l'Ouest, rien de nouveau*, au rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires*.

Dormez donc en paix, bonnes gens, comme en 1913 quand, en juillet, le député socialiste Brizon s'écriait au Parlement français : « Oui, l'Allemagne depuis le plus humble de ses paysans jusqu'à son Empereur, l'Allemagne des affaires, l'Allemagne des universités, l'Allemagne tout entière veut la paix! » Paroles que des mauvais plaisants viennent de coller, en grands caractères, sur tous les murs de Paris pour troubler la douce quiétude de leurs compatriotes...

Aussi M. Blum est-il parti en guerre — si on peut dire... — pour obtenir de son pays qu'il donne l'exemple du désarmement. Ça, par exemple, ce serait le clou! La France désarmant, alors que l'Allemagne dispose de la meilleure armée du monde, comme le dit encore, dans l'article que nous publions plus loin, notre ami Hilaire Belloc!

\* \* \*

Quelle perte pour l'Eglise, pour la Science et pour la France, que la mort de Pierre Termier! Nous reproduisons, à la fin du présent numéro, l'hommage que lui a consacré un confrère de l'Institut.

Il était difficile de joindre plus d'amabilité, à plus de modestie et à plus de grâce. Quel poète et quel chrétien! Convaincu qu'il devait à Léon Bloy d'ineestimables trésors spirituels, il avait voué à son ami un véritable culte. Quand il en parlait, ses yeux prenaient un éclat singulier, sa voix vibrait d'émotion. Et il nous confia, un jour, qu'il s'était fait la promesse de citer Bloy et un mot de Bloy chaque fois qu'il serait appelé à parler en public... Nous l'entendîmes à diverses reprises dans ces conférences magnifiques où l'aridité de la science géologique était parée de la forme la plus riche et des plus chatoyantes couleurs et où un souffle lyrique vous enlevait sur les sommets. Et toujours Bloy était appelé en témoignage...

Il vient de mourir à Grenoble en rentrant d'une mission au Maroc et après avoir terminé un petit livre sur Léon Bloy qui doit paraître ces jours-ci même chez Desclée-De Brouwer, à Paris. Sa dernière œuvre, son dernier geste, auront été un vibrant hommage à l'ami auquel il se proclamait redevable du plus grand don...

# Idéalisme ou réalisme<sup>(1)</sup>

Vous avez voulu ouvrir cette année nouvelle sous le signe de la philosophie, et je manquerais à votre attente si je m'attardais dans les vallées faciles et si je ne vous emmenais pas résolument sur les hauteurs désertiques où c'est mon métier de fréquenter.

Ce ne sont pas des endroits encombrés par la foule. Pourtant, il y a quelques semaines, un Congrès international de philosophie réunissait à Oxford plus de sept cents participants. Citoyens britanniques venus de tous les pays de l'empire, Américains des États-Unis et des républiques latines, Hindous et Chinois, Slaves de toutes nationalités, Allemands, Italiens, Français, leur cohue hétéroclite représentait fort bien le monde nouveau de l'après-guerre. Or tous discutaient avec passion les mêmes problèmes que les Athéniens du temps de Platon agitaient autour de la païestrie; leur ferveur ardente et novice réveillait dans les cloîtres de Merton, de Magdalen ou de Corpus Christi l'écho des disputes médiévales de Duns Scot ou de Roger Bacon et des dialogues de Berkeley. Comment douter, à ce spectacle, de la vitalité persistante de la philosophie?

Quelles sont, à l'heure actuelle, ses directions? Elles peuvent paraître assez confuses. Pour qui voudrait les résumer d'un mot, une réunion comme le Congrès d'Oxford serait infiniment décevante. Rien qui ressemble à ces courants d'ensemble qui, à certains moments historiques, entraînent une génération. Très peu de ces formules nettes, extrêmes, qui tranchent par leur nouveauté et attirent l'attention des badauds. Et beaucoup, au contraire, de travail consciencieux sur des questions de détail, et d'études soigneusement nuancées où l'on se garde des excès.

Songez à la marche du pendule. Un instant attiré au point le plus extrême de sa course, il s'en va, lorsque vous l'abandonnez à lui-même, à l'extrémité opposée. Puis, graduellement, à travers une série d'oscillations de moins en moins accentuées, il se rapprochera de la médiane. Ainsi vont beaucoup de choses humaines, depuis les opinions politiques jusqu'aux théories philosophiques. A de certains moments, une doctrine extrême, absolue, se prononce avec intransigeance et s'impose avec autorité. Puis, la réflexion étant venue, on aperçoit ses déficiences et ses contradictions et l'on se jette à l'extrême opposé, avec la même absence de mesure et de nuance. Enfin, lentement, entre les doctrines contraires, s'opère une conciliation. Un point de vue intermédiaire se fait jour, une théorie plus large absorbe et dépasse les notions trop étroites qui s'opposaient d'abord. Les Grecs présentent quelques exemples classiques de ce progrès de la réflexion vers une vérité moyenne. Tout est mouvement, dit Héraclite. Il n'y a rien de fixe, rien de stable, le monde est pareil au fleuve qui s'écoule et dans lequel jamais on ne touchera deux fois la même eau. Or le discours humain confère nécessairement aux termes de ses énoncés une permanence qui s'oppose à la fluidité universelle. Un des disciples du maître ionien en conclut que tout discours est menteur; le sage ne peut plus que se taire et Cratyle, à toute question qu'on lui pose, se borne à remuer le doigt pour ne pas être infidèle à sa philosophie. Il n'est pas étonnant que l'école adverse proteste

contre ces excès : les Ioniens n'ont vu dans le monde que du changeant, les Eléates n'y voudront voir que du fixe et du permanent; Zénon niera la réalité du mouvement : quels que soient les spectacles variés qui s'offrent à ses yeux, de quelque course folle qu'on puisse lui donner à lui-même l'immédiate perception, « Apparences et illusions, dira-t-il, que tout cela. Au nom de la dialectique, je prouve que ce qui est vraiment est immuable et dès lors, rien ne peut proprement changer ».

Des discussions parallèles se rattachent à l'opposition de l'un et du multiple, de la matière et de l'esprit, du devoir et du plaisir, de la nécessité et de la liberté.

Nous sourions à ces jeux d'une pensée à la fois primitive et subtile. Et pourtant il a fallu la merveilleuse acuité du génie d'Aristote pour échapper aux apories posées par ses devanciers. En dehors de la tradition qui dérive de lui, que de philosophies, jusqu'à nos jours, ont ressuscité, sous d'autres noms, les doctrines opposées des écoles grecques. Chaque fois qu'entre ces extrêmes, des esprits modérés ont cherché une moyenne, ils sont revenus vers les formules d'Aristote et celles-ci, enrichies et affinées par l'expérience des siècles, semblent de plus en plus condenser la plus haute somme de vérité que la réflexion humaine puisse atteindre en matière de métaphysique.

En ce moment même, la philosophie la plus récente cherche une solution qui dépasse ou concilie les thèses opposées de l'idéalisme et du réalisme et cette solution, la tradition aristotélicienne paraît bien l'offrir.

Je voudrais vous entretenir un instant de cette situation toute actuelle.

\* \* \*

Idéalisme-réalisme. Entre ces deux termes, on n'hésite guère à moins d'être familiarisé avec les discussions philosophiques. Rien de plus choquant, à première vue, que la doctrine idéaliste. Et pourtant, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, elle domina à tel point le monde philosophique que l'on ne peut guère s'y opposer sans passer pour béotien. A l'heure présente encore, M. Edouard Le Roy n'enseigne-t-il pas, au Collège de France, comme une vérité d'évidence élémentaire, que l'idéalisme contient « le principe premier de toute métaphysique »? Il y a, en effet, dit-il, « impossibilité radicale de penser, à quelque titre ou degré que ce soit, un dehors, un au delà de la pensée. Une assertion quelconque... présuppose toujours la pensée, est un flot du courant que celle-ci constitue, n'a de sens et littéralement n'existe qu'en elle, après elle, par elle, intérieurement et relativement à elle ».

Voulez-vous traduire cela en termes moins académiques? Cela signifie tout bonnement qu'il n'existe pas de monde extérieur : rien hors de la pensée. Formidable paradoxe assurément et que l'on serait tenté de prendre pour un pendant philosophique des fantaisies auxquelles on s'amuse aujourd'hui, dans le domaine des arts, avec l'évidente intention de se moquer du public. Mais pas du tout, l'idéalisme a plus d'un siècle et demi, c'est une doctrine qu'ont enseignée dans la plupart des universités d'Europe de très graves professeurs.

On n'exécute pas l'idéalisme en un tournemain comme le font

(1) Leçon d'ouverture de l'année académique à l'École supérieure de Jeunes filles (sous le patronage de l'Université de Louvain), rue d'Arlon, 11, Bruxelles.

certain manuels, par un appel au bon sens et par l'*argumentum baculinum*, l'argument du bâton. « Ce philosophe qui nie la réalité du monde qui l'environne, nous allons lui faire prendre avec cette réalité un contact plus étroit et qui le convaincra. Appliquez-lui quelques bons coups de baguette, vous le verrez bien sortir de son rêve et confesser ce que tout le monde admet. »

On passe ainsi à côté de la question. Les coups de bâton trouvent aussi bien leur place dans un rêve que les gestes menaçants qui les précèdent. Sans doute y a-t-il des rêves plus ou moins bien liés; Précisément, tel est le caractère de ce que l'on appelle en langage vulgaire la réalité, c'est qu'elle est un rêve bien lié, si bien lié même que c'est un rêve collectif et nous le faisons ensemble. Et quand je dis ensemble, il ne s'agit pas seulement de l'humanité, de moi qui rêve que je parle et de vous qui rêvez que vous m'entendez. La pensée qui soutient l'ensemble des objets est plus large infiniment. « Il y a ma pensée, dit M. Le Roy, il y a aussi la pensée; Si je suis idéaliste, ce que je pose à titre de premier et souverain principe, ce n'est certes pas la pensée en tant que mienne; c'est la Pensée, la pensée en soi. Moi-même, sujet pensant individuel, je suis intérieur à cette pensée mère, universelle réalisatrice; que je saisis au point de mon insertion en elle. Par rapport à moi, elle est source de réalisation, c'est elle qui me réalise. »

Cela n'a peut-être pas un sens bien clair. Mais enfin cela ne signifie certainement pas cette notion trop claire et évidemment absurde que le monde n'existerait que pour ma petite conscience personnelle. Cela signifie tout de même que le monde n'existe que pour une conscience, mais pour une conscience impersonnelle, anonyme, diffuse et qu'on a bien soin de ne pas préciser davantage. En d'autres mots, l'étoffe dernière et universelle dont les choses sont faites, est de l'idée. Or il n'y a pas d'idée sans une conscience qui la pense et dont elle est l'idée. Toutes choses sont donc portées et soutenues par un vaste fleuve de conscience cosmique, qui part des origines du monde, qui va vers une destinée mystérieuse, et dans lequel ma conscience ou la vôtre ne sont qu'un éclair fugitif, comme les phosphorescences de la vague qui déferle dans une nuit d'été.

Paradoxe encore, assurément. Quoi qu'en pense M. Le Roy, l'idéalisme n'est pas du tout la métaphysique naturelle de l'esprit humain. Pour tout le monde, les choses qui nous entourent, les rochers, les étoiles, la mer, leur faune et leur flore, et cette chair vivante dont nous-mêmes sommes faits, tout cela a une existence en soi et bien indépendante de toute conscience quelconque. Notre métaphysique naturelle est le réalisme. Comment donc en vient-on à ces conceptions étranges et troublantes?

J'indique seulement en quelques traits sommaires comment l'idéalisme s'est formé, l'idéalisme moderne du moins, le seul que connaisse la pensée occidentale, car il y a en Orient, dans l'Inde, un très vieil idéalisme qui se mêle à d'obscures et grouillantes mythologies et relève au moins autant de la fantaisie poétique que de la réflexion rationnelle.

L'idéalisme moderne a des origines toutes différentes et qui n'ont, semble-t-il, rien d'imaginatif. Il procède, entre autres, de la science, plus précisément de la physique à tendances mathématiques, et, à tort ou à raison, on n'a guère accoutumé de ranger les mathématiques parmi les œuvres d'une imagination débridée.

Songez à ce que vous enseignent un traité de physique élémentaire, quelle démolition il opère avec sérénité dans l'univers d'une conscience naïve, et par quel tableau surprenant il le remplace. Vous croyez que les objets sont colorés : ils sont, en eux-mêmes, rouges, jaunes ou bleus. Pas du tout, dit le traité de physique, les couleurs n'existent pas. Il n'y a que des ondulations, des frissons, voyageant à la vitesse insensée de 300,000 kilomètres à la seconde qui lorsqu'ils atteignent la rétine de nos yeux, déterminent dans le nerf optique un certain courant nerveux qui, pour notre

conscience, se traduit en lumière. Selon que ces ondes sont plus ou moins longues, la lumière sera rouge, jaunée, bleue ou violette. Mais d'autres longueurs d'ondes, en deçà du rouge et au delà du violet, se traduiraient pour nous par des phénomènes, — chaleur ou électricité — que notre conscience immédiate jugera totalement différents. Que si vous voulez savoir ce que sont les objets auxquels vous attribuez naïvement les couleurs, auxquels vous vous appuyez en vous confiant à la consistante solidité de leur masse, vous apprendrez non seulement qu'ils sont faits de corpuscules, infiniment petits, mais que ces corpuscules sont en mouvement, formant comme des systèmes astronomiques en miniature où des planètes évoluent autour d'un noyau central. Et lorsqu'en dernière analyse vous voulez savoir ce que sont ces noyaux et ces planètes, ils se volatilisent à leur tour dans les théories des physiciens, pour n'être plus que les centres ou les points de rencontre de tourbillons encore plus subtils. Du mouvement superposé à du mouvement, tel est le dernier mot de la science sur la structure des choses stables et solides parmi lesquelles nous vivons.

Mais alors que sont les couleurs chatoyantes, qu'est-ce que la bienfaisante chaleur, qu'est-ce que la solidité des choses? Rien que les interprétations que notre conscience donne d'une réalité radicalement différente. Rien que des idées, des représentations qui représentent les choses autrement qu'elles ne sont, un rêve en somme auquel il y a peut-être un prétexte extérieur, mais qui n'existe comme tel que dans la conscience où il se déroule.

Voilà, sinon ce qu'enseigne, au moins ce que suggère le manuel de physique élémentaire d'abord, et la physique plus approfondie ensuite. Et c'est au nom de la physique que dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la philosophie moderne, Descartes en tête, déclare que nos sens nous trompent, que nos perceptions ne représentent nullement les choses telles qu'elles sont, et qu'elles sont uniquement l'œuvre de notre imagination.

En revanche, sans doute, les notions intellectuelles et en particulier les théories de la physique représentent, pour Descartes, les choses exactement telles qu'elles sont dans leur réalité la plus foncière, en elles-mêmes et hors de nous.

Quelle preuve cependant, quelle garantie donne-t-on de cette prétention? Nos idées sont claires, évidentes, tant qu'on voudra. En résulte-t-il qu'elles correspondent à ces choses indépendantes avec lesquelles je n'ai pas de communication? Comment le saurions-nous et comment pourrions-nous le savoir? Les choses ne nous sont connues que par les idées que nous en avons. Comment pourrions-nous comparer ces idées avec ces choses, et découvrir qu'elles leur correspondent? Nous ne comparerons jamais qu'une idée avec une autre idée, nous ne sortirons pas de notre esprit pour atteindre les choses en elles-mêmes, *the things themselves, die Dinge an sich*, selon les expressions consacrées du vocabulaire du XIX<sup>e</sup> siècle. Un tableau de maître est perdu. Nous en avons des copies. Nous aurons beau les comparer entre elles, nous devrions pour savoir ce qu'elles valent les comparer à l'original et cela nous est interdit.

Telle est la position de Kant, et de beaucoup d'autres qui, à diverses reprises se sont inspirés de lui. Ce n'est pas encore l'idéalisme. Le réel est inaccessible et nous n'en saurons jamais rien. Mais il domine l'horizon de la pensée. Insaissable fantôme, il décourage l'effort de notre science. Ne pourrait-on s'en débarrasser?

Ici apparaît l'idéalisme. Avec une sérénité audace, il supprime les choses. Il n'y en a plus. La notion même d'une chose est absurde et contradictoire. Par définition, vous la posez hors de l'esprit. En même temps, vous en faites un objet de l'esprit puisque vous continuez à en affirmer l'existence. Si vous n'en savez rien, vous ne pouvez rien en dire. Lui attribuer l'existence nue et indéterminée, comme fait l'école kantienne, c'est encore en dire beaucoup trop. Il n'en faut rien dire du tout. Elle est pour nous comme si elle

n'était pas. Et comme nous ne pouvons nous mettre à un autre point de vue que celui qui est le nôtre, plus simplement encore, elle n'est pas.

L'être s'identifie donc avec l'être pensé. Tout ce qui est, est nécessairement objet pour un sujet pensant. Tout ce qui est est idée. Cette fois, l'idéalisme semble clairement énoncé et l'argument décisif sur lequel il repose est le petit tour de dialectique que je viens de vous montrer.

Il se fait que la science, par une évolution parallèle, appuie la marche de la réflexion philosophique. Elle a cru longtemps qu'à la place des sensations trompeuses elle découvrirait la structure secrète du monde, mais elle est venue à en douter. L'éther, les ondes et leurs vitesses folles, les électrons et leurs systèmes planétaires, tout cela doit-il être pris pour la structure même du réel ou ne faut-il y voir que les symboles commodes dans lesquels nous résumons, à des fins mnémotechniques, un ensemble de résultats mathématiques trop difficile à synthétiser sans images? Les experts ne se prononcent pas. La science, à leurs yeux, ne veut rien savoir des choses. Uniquement occupée à enregistrer les phénomènes, elle ignore non seulement d'où ils viennent et où ils vont, elle ignore jusqu'à la figure sensible sous laquelle ils nous sont donnés, elle ne connaît que les chiffres qui viennent à s'inscrire dans ses appareils de mesure et les courbes que ces chiffres dessinent dans ses graphiques. Engagée dans une œuvre technique dont elle perfectionne chaque jour la merveilleuse exactitude, elle n'a pas à regarder au delà. Peut-être ce renoncement est-il le prix dont elle doit payer les succès qu'elle obtient dans la ligne de ses ambitions. Du moins ne met-il aucun obstacle aux audaces de la métaphysique.

Par ailleurs, ces audaces trouvent d'étranges complications.

On a beaucoup médité du XIX<sup>e</sup> siècle en ces derniers temps. On médissait de même, vers 1830, du XVIII<sup>e</sup> siècle. Songez aux invectives des romantiques contre le siècle de Voltaire. Ces généralisations manquent d'objectivité et témoignent surtout de la vigueur avec laquelle, à une époque de réaction, on se détache des errements du passé.

Il y a de bonnes et belles choses dans le XIX<sup>e</sup> siècle, un admirable souffle de poésie lyrique, un généreux élan de justice et d'humanité, un merveilleux réveil du sentiment religieux étouffé, au siècle précédent, par la conjonction du rationalisme, du sensualisme et du jansénisme. Mais combien tout cela, — qui pouvait être excellent, et qui l'a été souvent, — apparaît déformé par une mystique malsaine où tantôt l'individu avec ses pires instincts, tantôt la race avec ses appétits de conquête, tantôt la foule inconsciente et sauvage se confondent avec une vague et flottante divinité. Je ne crois pas que cette mystique dérive uniquement de l'idéalisme; elle procède aussi d'autres facteurs contenus dans l'atmosphère du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'il serait trop long d'analyser. Mais il est clair que l'idéalisme lui fournit une base théorique. Songez donc. La pensée porte et contient toutes choses. La pensée? Quelle pensée? Pas la mienne toute seule, ce serait trop absurde. La mienne pour sa part, cependant, il le faut bien. Mais si la pensée porte toutes choses, si toutes choses procèdent d'elle, elle est donc divine, et ma pensée, pour sa part, est divine aussi. Et surtout, aux moments d'inspiration, de vie instinctive, d'entraînement collectif, ne suis-je point l'instrument, l'organe ou l'écho de la conscience universelle? C'est au nom de l'idéalisme qu'on a attribué aux ivresses de l'artiste une valeur cosmique et qu'on a trouvé dans les fureurs de la passion une révélation de l'Infini. C'est l'idéalisme qui a autorisé l'individu « génial » à s'affranchir de toutes les règles et de toutes les lois, au nom de la souveraineté de l'esprit dont il trouve en lui la source jaillissante. Et ne fallait-il pas davantage encore libérer de toute entrave l'initiative des masses, la sainte volonté du peuple, la force sacrée du génie de la

race? C'est l'idéalisme enfin qui a enseigné à faire confiance au progrès indéfini de ce qu'on appelait « la culture ». Créatrice universelle, la pensée n'est-elle pas, de droit, toute-puissante? Pour que toutes choses, dans le monde et dans l'humanité, s'harmonisent, pour qu'advienne le règne messianique du bonheur et de la justice, ne suffit-il pas que l'idée se réalise, d'une marche nécessaire et triomphale? Pour cela, que la conscience se dégage des obscurités où la détiennent encore l'ignorance et la servitude. Répandez donc les lumières, faites tomber les barrières, laissez l'humanité, d'un pôle à l'autre, être pleinement elle-même et vous verrez surgir, dans l'enthousiasme et la liberté, le royaume de Dieu.

Cette ferblanterie romantique paraît aujourd'hui bien usée. L'homme moderne a le goût des choses nettes, précises, bien définies. Il n'aime pas les confusions. Sans doute découvre-t-il en lui-même les instincts et les passions que ses ancêtres ont éprouvés; s'il n'a pas toujours le courage de les refréner comme il faudrait, il ne voit aucun intérêt à donner à ses faiblesses ou à sa brutalité une signification métaphysique. Il n'aime pas non plus les illusions; la sonorité des mots ne lui suffit guère et il ne pense pas qu'un discours bien fait résolve toutes les difficultés. Ce goût du concret et du substantiel s'accommode mal, évidemment, des nuages de l'idéalisme. D'où vient il cependant? Est-il le résultat d'un retour aux philosophies réalistes, ou est-il au contraire la cause de ce retour? En fait, la philosophie semble avoir évolué parallèlement à l'atmosphère générale de notre temps.

Evolution faite de beaucoup d'impondérables.

Un des facteurs n'en est-il pas le progrès même de notre civilisation dont la complexité technique, à mesure qu'elle va se perfectionnant, semble échapper à notre pouvoir. G.-K. Chesterton a écrit des pages saisissantes sur l'asservissement de l'homme par la machine qu'il a créée et qui, une fois créée, exige que toute la vie de la cité se transforme, à la fois pour mettre des esclaves au service de son activité dévorante et pour fournir une clientèle à sa production. Et n'est-il pas vrai que la crise économique que le monde anglo-saxon, et l'Amérique d'abord, traverse en ce moment, illustre assez bien sa thèse? N'est-il pas vrai aussi, que si le régime politique qui fut celui du XIX<sup>e</sup> siècle semble aujourd'hui impuissant à assurer la vie de nos sociétés, c'est encore parce que la complexité technique de cette vie est devenue telle qu'elle échappe au contrôle de l'opinion publique.

Il y a donc un réseau de conditions et de nécessités qui domine nos volontés, qui dépasse nos prévisions, et qui, dans les œuvres mêmes de l'homme, ne dépend pas de l'homme. Comment croire encore à la souveraineté créatrice de la pensée? Ne succomberait-elle pas plutôt sous le poids d'une fatalité obscure dont elle ne peut deviner l'énigme. L'objet dépasse le sujet, comment procéderait-il de lui?

\* \* \*

Et voici que l'on revise le procès dialectique où l'idéalisme avait paru triomphant. A un examen nouveau, c'est lui, cette fois, qui paraît plein d'ambiguïtés et de contradictions.

Qu'est-ce d'abord que cette pensée qui porte et contient tous les objets? Ce n'est pas une pensée individuelle disions-nous. Mais si c'est une pensée plus large, impersonnelle, cosmique, il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas mieux présente à ma pensée individuelle que les choses extérieures exclues par l'idéalisme. Il faut bien reconnaître en même temps que le seul moyen de connaître dont nous disposons, c'est bien, pour chacun de nous, sa pensée individuelle. Rien de plus incommunicable que la vie consciente. Peu importe que des yeux humains aient contemplé les paysages polaires, ceux-ci ne sont pas pour cela entrés dans le champ de ma vision. Peu importe, a fortiori, que des objets soient

contenus dans la pensée en soi. Ces objets sont parfaitement pour moi comme s'ils n'étaient pas.

Dès lors, il n'y a plus qu'une issue : le solipsisme. Ce mot rébarbatif désigne la théorie pour laquelle le monde se réduit aux objets de ma pensée individuelle. C'est la forme radicale de l'idéalisme et c'est la seule qui soit parfaitement logique. Mais à peine pour quelques rares auteurs ont-ils essayé de la soutenir, ils n'ont guère réussi à faire école.

Du moment que l'on ne veut pas du solipsisme, il faut bien que l'on admette qu'un au delà de la pensée n'est pas impensable : un au delà de ma pensée individuelle d'abord, mais aussitôt et au même titre un au delà de la pensée tout court, une chose en soi.

Il est bien vrai que je ne puis rien en dire sans y penser et qu'à ce titre, dès que j'en dis quelque chose, elle devient un objet pour moi. Si la chose en soi devait être une chose à laquelle, par définition, je ne pourrais jamais penser d'aucune façon, il est assez évident qu'elle serait pour moi tout à fait inexistante. Mais parce que je pense à cette chose, est-elle du coup dépendante de ma pensée, contenue par ma pensée? Pourquoi ne pourrait-elle pas être à la fois en elle-même, indépendante, et cependant présente à ma conscience? L'idéalisme suppose que tout ce qui est présent à ma conscience y est nécessairement contenu, en fait partie, lui est homogène et ne peut être qu'une idée. C'est là une supposition toute gratuite et que rien n'établit.

Bien mieux, la thèse idéaliste n'a de sens elle-même que si on commence par supposer qu'il y a des choses en soi, si on suppose la thèse réaliste. Qu'est-ce à dire, en effet, que des idées. Comment les définir, sinon en les opposant à des choses existant en elles-mêmes hors de la pensée? A soutenir que nous ne connaissons que des idées, on implique déjà qu'il y a des choses en soi, on implique aussi qu'on les connaît, au moins suffisamment pour pouvoir dire qu'elles existent, et voilà l'idéalisme bâti sur sa propre négation.

Je m'excuse de vous présenter, dans leur inévitable sècheresse, ces jeux de logique. Je ne fais que vous donner un échantillon des arguments qui remplissent depuis une vingtaine d'années les revues philosophiques d'Angleterre et des Etats-Unis. C'est en effet dans les pays anglo-saxons que le réalisme contemporain a principalement fleuri. C'est aux Etats-Unis, à la veille de la grande guerre, que la bannière du nouveau réalisme, *new realism*, a été levée pour la première fois par un groupe d'écrivains. A vrai dire, on pourrait remonter beaucoup plus haut vers les origines du mouvement. On lui trouverait un précurseur en Allemagne dans la personne de Richard Avenarius. En 1893 exactement, une polémique sans doute très oubliée, met aux prises Avenarius et son collègue Wilhelm Schuppe. Elle offre un intérêt remarquable parce qu'elle nous fait assister à la genèse du réalisme nouveau, et cette genèse n'est rien moins que l'aboutissement logique de l'idéalisme lui-même. Elle nous livre en même temps, comme vous le verrez, la clef qui nous permettra de comprendre et de juger la thèse la plus caractéristique de la nouvelle doctrine.

Avenarius s'est proclamé réaliste. A l'heure où il écrit, c'est un isolé et il donne d'ailleurs à ses idées une forme paradoxale et compliquée qui n'est pas faite pour lui attirer des disciples. Schuppe est idéaliste comme à peu près tout le monde l'était encore dans les années 90. Mais frappé des ambiguïtés et des contradictions de l'idéalisme, il a fait un grand effort pour les éviter et pour donner à sa philosophie une forme plus rigoureuse et plus satisfaisante. Et voici qu'entre ces deux hommes une conversation s'établit et ils s'aperçoivent qu'ils sont à peu près d'accord et qu'une nuance seulement les sépare.

Je vous épargne les détails d'une discussion dont la forme vous paraîtrait sans doute assez byzantine. Sur quoi, au fond, ces deux hommes sont-ils d'accord? Ils sont d'accord pour se débarrasser de l'idée de représentation.

Voici un arbre, dans le monde réel, hors de moi. Je le regarde, j'y pense, je l'imagine, j'en parle et j'en reparle. De diverses façons et par des actes successifs, je le connais. Quel est l'objet de mes actes? On répond assez souvent : c'est l'idée que j'ai de l'arbre. Cette idée est en moi, dans ma conscience, elle reproduit l'arbre extérieur, elle en est l'image en moi, le double intérieur, la représentation. Cette analyse a l'air bien innocente et elle a des conséquences de la dernière gravité. Comment savez-vous que l'idée de l'arbre qui est en vous correspond à l'arbre extérieur, en soi, qui est hors de vous? Il n'y a pas de bonne réponse à cette question et nous avons montré tantôt comment elle conduit nécessairement à l'idéalisme. Nous ne pouvons pas atteindre les choses, nous ne connaissons que nos idées; supprimons les choses et disons qu'il n'y a que des idées. Mais la difficulté subsiste toujours, nous l'avons encore montré, car on ne définit les idées qu'en fonction des choses et en les supposant.

Au fond, d'où vient la difficulté. Elle vient du dualisme que l'on introduit, dans l'analyse de la connaissance, entre la chose connue et la représentation. Ne pourrait-on supprimer ce dualisme. Pour cela, il faudrait en supprimer l'un des termes. L'idéalisme a essayé de supprimer le terme « chose » et il n'y a pas réussi parce que ce terme reste impliqué dans le terme « représentation ». Ne pourrait-on pas supprimer, au contraire, le terme « représentation »?

On l'essaye et tout s'éclaircit. Des objets sont présents à une conscience. Ce ne sont pas des représentations, dit Wilhelm Schuppe, du point de vue d'un idéalisme conséquent; ce ne sont pas des représentations puisqu'il n'y a rien au delà d'eux qu'ils aient à représenter. Mais si ce ne sont pas des représentations, pourquoi ne seraient-ce pas des choses? Ces objets, admet Schuppe, peuvent être présents à la fois à plusieurs consciences. Ce même arbre est un objet pour vous, pour moi, pour tous les passants. Il est vrai, Schuppe met tous les objets dans une relation mystérieuse avec un vague sujet abstrait qu'il ne parvient pas à définir clairement. Laissons tomber cette relation dont on ne voit guère la nécessité, et nous voici au réalisme. Pourquoi ces objets ne seraient-ils pas les choses tout simplement? Présents à des consciences diverses, indépendants de ces consciences, pouvant subsister sans leur apparaître, que faut-il de plus pour reconnaître leur réalité? Précisément Avenarius invite les réalistes à corriger leur analyse de la connaissance. Lorsque je connais l'arbre que voici, pourquoi dites-vous que mon acte de connaître se termine à l'idée de l'arbre? Pourquoi cet intermédiaire? Pourquoi l'acte de connaissance n'aurait-il pas directement pour terme l'arbre lui-même, dans sa réalité, hors de moi?

Telle est la thèse que le réalisme américain reprend et qu'il accentue avec une simplicité brutale. Pas d'idées. Tout objet, quel qu'il soit, d'une conscience quelconque, est toujours du réel. Cette formule a eu son heure de succès; elle a plu, évidemment, par la vigueur de sa réaction contre l'idéalisme, par sa fraîcheur naïve, par la délivrance qu'elle semblait apporter. Elle n'est pas morte. Hier encore, au Congrès d'Oxford, un professeur de Varsovie l'exposait sous le nom de « réalisme radical ». Le réalisme modéré, nous dit-il, admet deux mondes en correspondance, « le monde extérieur et le monde intérieur ». Le réalisme radical ne reconnaît que « le monde extérieur ». Mais précisément, à la réflexion, ce radicalisme paraît excessif.

Voici des sujets divers devant un même objet, des témoins, si vous le voulez, devant un accident. Demandez leur, quelques instants après l'événement, ce qu'ils ont vu, comparez leurs dépositions, et comptez les divergences. Redemandez-leur, quelques semaines plus tard, de refaire leur déclaration, sans leur montrer ce qu'ils ont dit la première fois, comparez ensuite les deux récits d'un même témoin, et encore une fois comptez les divergences.

Je suppose, bien entendu, que vous avez affaire à des personnes sincères et de bonne foi. Après cette expérience, il vous sera bien difficile d'admettre que toutes les paroles de vos témoins ont pour objet l'événement réel tel qu'il s'est passé. Evidemment, un bon nombre d'entre eux, sinon tous, se trompent sur quelques points, puisqu'ils se contredisent; c'est ainsi que le sens commun explique leur désaccord. Mais qu'est-ce que cela, se tromper, sinon se représenter la réalité des choses autrement qu'elle n'est? Nous revoici à la distinction des deux mondes, intérieur et extérieur, que le réalisme radical ne voulait plus reconnaître.

Je vous fais grâce des subtilités que certains auteurs ont inventées pour arriver à faire une place, dans le monde réel, à l'objet d'un jugement faux. Le comble est que ces subtilités viennent d'Amérique. On a fait, par delà l'Atlantique, des progrès extraordinairement rapides dans l'art de couper les cheveux en quatre; je crois que tout au long de l'histoire de la philosophie on n'a guère fait beaucoup mieux dans ce genre. Mais de tels jeux ne plaisent qu'à leurs inventeurs. Le *new realism* a bien décliné, quelques-uns même de ses partisans du premier jour l'ont abandonné pour se rallier à une doctrine nouvelle, le *critical realism*, le réalisme critique. Mais cette doctrine a beaucoup de peine à se définir, elle se cherche sans s'être déjà trouvée, elle est surtout une intention.

\* \* \*

L'intention est juste. Il faudrait trouver un correctif à ce qu'il y a de trop radical dans le nouveau réalisme et cependant ne pas retourner à l'idéalisme, éviter même de revenir à ce dualisme de la chose et de l'idée qui semble conduire nécessairement à l'idéalisme.

Or ce réalisme plus nuancé et plus souple que l'on cherche, existe dans la tradition aristotélicienne. Elle se rencontre avec le réalisme nouveau pour admettre la présence immédiate des choses au sujet connaissant. Dès 1913, dès la première manifestation du «néo-réalisme américain, un expert des mieux qualifiés en orthodoxie thomiste, le R. P. Garrigou Lagrange, avait signalé cette rencontre. Mais l'analyse de la connaissance humaine, d'après Aristote et saint Thomas ne s'arrête pas, comme le réalisme trop simple des contemporains, à la mise en présence brutale du sujet et de l'objet. Ce n'est là que l'amorce du processus cognitif, à partir de cette amorce se déroule un processus d'assimilation où la conscience humaine élabore, répète, reconstruit en elle-même l'objet extérieur afin de le posséder parfaitement. Œuvre personnelle, œuvre intérieure, œuvre évidemment de représentation. Le résultat en est un tableau mental des choses et ce tableau ne leur correspond pas toujours. Au long du travail d'assimilation, des faux pas sont possibles et il s'en produit souvent. De déformation en déformation, l'erreur grandit et se multiplie. La comparaison cependant du tableau mental, et de son modèle n'est pas exclue. Il suffit de remonter aux sources, de retrouver dans sa pureté initiale ce moment précieux où l'objet et le sujet se sont touchés. Là, il n'y a pas encore de représentation; l'objet est donné, sans plus, tel qu'il est; à cette donnée primitive, il est possible de comparer tout le travail qui s'est fait ensuite.

Je dis, il est possible de faire cette comparaison. Je ne dis pas que ce soit facile. Si c'était facile, nous ne serions plus sur la terre. Mais il suffit que ce soit possible pour que l'erreur ne soit pas irrémédiable et que la vérité ne soit pas fermée à l'humanité.

La critique de la connaissance a pour tâche de mener à bonne fin ce travail de comparaison et de discernement. La philosophie n'y est point seule: les sciences naturelles, la physiologie, la psychologie expérimentale, l'ethnographie, la linguistique peuvent l'aider de leurs informations. Je ne songe pas à vous introduire dans ces recherches ni même à vous en tracer le programme.

Aussi bien l'heure nous presse et ne nous permet plus de nous attarder. Vous entrevoyez qu'il s'agit d'une tâche complexe et qu'elle nous mène bien loin des solutions simplistes dont je vous ai entretenus. Telle est la marque de la vérité traditionnelle. Moyenne entre les doctrines excessives, résultat de longs tâtonnements et de corrections patiemment additionnées, elle est faite de nuances délicates et soigneusement dosées; elle ne donne pas de satisfactions faciles; elle invite ses disciples à l'humilité, à la patience et au travail.

Cette doctrine, disons-le encore, ne conduit pas au pessimisme, elle n'aboutit pas à l'abdication de l'esprit. Notre pensée sans doute n'est pas la mesure des choses, elle est dominée par les choses. Mais ultérieurement, les choses elles-mêmes sont mesurées par la pensée divine. Ici s'ouvrent des perspectives nouvelles dans lesquelles je ne puis entrer aujourd'hui. Au réalisme qu'elle professe, la philosophie traditionnelle superpose un idéalisme supérieur, qui suspend l'univers, non pas à une pensée humaine élargie mais à une pensée radicalement distincte de la mienne, transcendante et infinie.

Mais Dieu nous connaît et nous aime, sa Providence nous enveloppe et nous conduit. Entre ses bras, le chrétien s'abandonne; par la foi, l'obéissance et l'amour, il remet son esprit au bon plaisir du Tout-Puissant. Cette abnégation chrétienne est aux antipodes de l'exaltation romantique, et elle est la seule voie par laquelle l'homme puisse satisfaire les ambitions souveraines qu'il porte au fond de son âme: servir Dieu, c'est régner sur l'univers.

LÉON NOËL,

Président de l'Institut supérieur de Philosophie  
de l'Université de Louvain.

## Le sphinx coiffé à la du Barry

C'est toujours un plaisir intellectuel très raffiné que de lire du Léon Cathlin. Il écrit pour les « honnêtes gens », pour ceux qui ont de la culture et qui goûtent une œuvre d'art délicate, simple et achevée. Evidemment, les « jazz-bands » littéraires et les pétarades de métaphores ne sont point du tout son fait. Il ne croit pas que l'art consiste à épater le public par l'inattendu des figures et par les alliances artificielles de mots.

Tout est chez lui naturel sans négligence, cosu sans étalage de richesses ni encore moins de clinquant. Son style volontairement dépouillé emprunte toute sa force à l'idée et ne se fait pas admirer aux dépens d'elle.

En somme, il n'est pas un « nouveau riche » en littérature, mais un écrivain de la belle tradition française, celle du XVII<sup>e</sup> ou, plus exactement, du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est d'ailleurs une histoire — une histoire vécue, assure l'avant-propos, et qu'on peut lire dans les mémoires du temps — du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant qu'il raconte dans le « Sphinx coiffé à la du Barry » (1).

Récit d'amour, évidemment, qui rappelle un moment l'aventure de cette « princesse de Clèves » de M<sup>me</sup> de la Fayette, un des livres de chevet de Léon Cathlin, comme on le devinerait, si même on ne savait pas qu'il en a amoureuxment préparé une nouvelle édition.

La jeune marquise de Geneuille, adorée de son mari, lui avoue

(1) Editions de « A la belle étoile », rue Joseph Bara, 2, Paris.

au moment de mourir, qu'elle a trahi la foi conjugale. Elle se décide même, sur les instances du marquis, à révéler que le coupable n'est autre que le chevalier de Lancy, l'ami de la maison. Fatal aveu, qui allait empoisonner le veuvage du malheureux!

Comment la marquise a-t-elle pu mourir en paix et se croire plus sûrement pardonnée par Dieu, après avoir enfoncé cet atroce stylet dans le cœur de son mari?

Reste, sans doute, de son éducation janséniste, elle a cru que, le prêtre ayant absous son péché, il fallait, pour s'humilier davantage, le confesser aussi à celui dont elle avait si injustement lésé les droits. Naturellement, elle a exigé de son mari de ne pas tirer vengeance du coupable, mais n'eût-elle pas agi plus judicieusement en lui épargnant cette tentation?

Il n'est d'ailleurs pas question pour le marquis de tenir sa promesse.

Tandis que le chevalier de Lancy, traqué par les révolutionnaires, poursuit malgré tout, sous des noms d'emprunt, une vie de libertinage et de misère, le marquis de Geneuille, qu'on croit atteint de folie depuis la mort de sa femme, court librement les rues dans une tenue débraillée, poursuivi par les lazzi du peuple, parce qu'il a toujours l'air d'être à la recherche de quelqu'un. Et malgré la cruauté des temps, on avait compassion de ce misérable, qui continuait à habiter un grand hôtel négligé, où son vieux domestique, désespéré de le voir rentrer tous les soirs fourbu et en si piteux état, ne recevait jamais d'autre réponse qu'un mot : « Mon bon Baptiste, j'ai encore perdu ma journée!... »

Bien entendu, après des années de recherches, une journée enfin ne fut pas perdue. Il rencontra dans la foule celui qu'il guettait et, tout de suite, se mit à lui témoigner les plus hypocrites signes d'amitié, lui donnant du « chevalier » tant et si bien qu'il réussit à le faire arrêter comme ci-devant aristocrate.

Lancy, il est vrai, s'évadera de prison, mais le malin marquis avait prévu le coup et faisait bonne garde. Il se précipite sur lui au bon moment, reprend ses politesses publiques et ne manque plus, cette fois, de faire envoyer son ennemi à l'échafaud. Même Samson, l'aimable bourreau, lui octroie généreusement la tête du chevalier.

Il emporte son trophée dans un sac pour l'enfourer dans son jardin.

La vengeance ne lui porta pas bonheur. Bourrelé de remords, il fut par deux voisines aperçu « à genoux dans son jardin en broussaille, devant un petit tertre planté d'une croix, implorant insensément pardon. L'on creusa le sol, et l'on déterra un crâne. « Quel était ce débris funèbre? » Le marquis refusa de s'expliquer. »

Décidément, sa folie était évidente, du moins pour ses héritiers, qui réussirent à le faire interner dans une maison de santé, où le prétendu aliéné, pour le restant de sa vie, fut employé aux travaux agricoles.

Pour clore ce tableau épisodique de l'époque révolutionnaire, une description de bal rend bien l'atmosphère du Directoire et cette frénésie de plaisir, qui mêlait dans la même sarabande les ci-devant bourreaux et les parents et amis de leurs victimes.

\* \* \*

Ainsi cette histoire se déroule dans le cadre d'une période singulière par ses contrastes.

C'est tout le charme d'une société raffinée, éprise d'une élégance artificielle, d'un art et d'une littérature de convention, et d'ailleurs rongée dans son fond par le double virus de l'incrédulité et de la volupté, avec, prêt à s'abattre sur sa frivolité, le cataclysme le plus terrible et aussi, pour elle du moins, le plus inattendu!

Le mystère de sa destinée est justement représenté par le sphinx coiffé à la du Barry, « parce que ces félins à tête de femme, couchés

en marbre, en bronze ou en terre cuite, à l'entrée des hôtels et des pavillons, par exemple sur les perrons de Bagatelle, me semblent symboliser au mieux la grâce du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'énigme de la Révolution qu'il gardait sous un sourire ».

Sans appuyer, mais par de fines touches, qu'apprécieront les lecteurs avertis, les descriptions sobres mais exactes de M. Cathlin nous plongent dans l'air du temps.

Par un délicieux après-midi de printemps, ses personnages vont folâtrer dans la « folie de Chartres », le parc appartenant au duc d'Orléans, arrière-petit-fils du Régent, et, du coup, nous voilà dans le cadre charmant et, si j'ose dire, conventionnellement naturel du siècle :

« En descendant du carrosse, la jeune marquise et les deux jeunes seigneurs se trouvaient parmi des buissons d'aubépine, qui semaient de blancs pétales un chemin faussement rustique. Bientôt le chemin tournait et se divisait, sans laisser voir où se dirigeaient ses différentes branches, cachées entre des plis de terrain et dans des massifs. Les promeneurs prirent à gauche et rencontrèrent un monticule artificiel, où s'enroulait un sentier. Sur les pentes, les tapis de lierre alternaient avec les tapis de pervenche. M<sup>me</sup> de Geneuille fit en courant quelques pas dans l'étroit sentier, pour cueillir la fleur de Jean-Jacques. Sa jupe de taffetas se gonflait sous ses paniers; et, sur son fichu de linon à la Marie-Antoinette, les volants garnis en point de France battaient comme des ailes. »

Plus loin :

« Au détour d'une allée creuse, la vue s'ouvrait sur des prairies agréablement vallonnées. Les lacets sablonneux des chemins, les méandres murmurants des ruisseaux les coupaient en tous sens. Les petits ponts pittoresques, les bassins d'eau tranquille, les corbeilles de fleurs, les bouquets d'arbres dont le feuillage ressemblait lui-même à une floraison fraîche, les fausses ruines, les grottes en rocaille y semaient leur diversité. »

Les personnages sont à l'avenant. Au cours de leur conversation apparaît l'ineffable illusion dont se berçait cette aristocratie, lectrice de l'Encyclopédie, émerveillée du progrès des sciences et éprise d'un amour théorique de l'humanité.

« Le propre de notre temps (dit le marquis) est plus de douceur dans les mœurs. Nous sommes plus humains que nos pères. Jamais autant l'on ne voulut donner l'aisance au peuple. Il est né une espèce de savants : les économistes, qui ne s'occupent pas d'autre chose. C'est la cour avec les fermiers généraux qui les encourage. Demain tout le monde aura du bonheur autant que nous-mêmes. Les nobles et les riches seront les partisans aimés et respectés de ce bonheur. »

Mais déjà la hideuse silhouette de la guillotine se profile à l'horizon, et cette aristocratie, déçue dans ses visions d'avenir, va se précipiter vers la frontière, fuyant une haine populaire qu'elle ne comprend pas.

PAUL HALPLANTS.

---

A l'occasion des Fêtes de la Toussaint, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

---

## La Semaine Egyptologique de Bruxelles

Sous le signe du Centenaire de l'indépendance nationale, les Belges ont vu s'organiser tant de cortèges et de congrès que leur attention en a été fatalement diminuée et leur faculté d'enthousiasme refroidie.

Certains congrès scientifiques qui passèrent presque inaperçus du grand public, n'en ont pas eu moins d'importance et laisseront probablement une trace durable.

La « semaine égyptologique », organisée au début de septembre par la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, occupera certainement une place d'honneur parmi ces manifestations.

Le dernier siècle s'était déjà signalé par une brillante série de congrès d'orientalisme et d'égyptologie qui s'étaient réunis dans diverses capitales d'Europe; mais c'était la première fois que pareille manifestation scientifique avait son siège en Belgique. Notre pays, en effet, n'était arrivé que bien tard à s'occuper sérieusement de cette branche un peu spéciale de l'archéologie et à y prendre place parmi les autres nations civilisées. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle avaient surgi en Belgique quelques orientalistes isolés qui s'étaient occupés en dilettantes de l'Égypte ancienne, mais il a fallu attendre jusqu'à ces dernières années avant qu'un homme aussi entreprenant et convaincu que M. Jean Capart soit parvenu à créer à Bruxelles un foyer actif d'égyptologie.

Après l'institution de notre Fondation Egyptologique sous les auspices de la reine Elisabeth en 1923, ce congrès est venu donner une consécration définitive et mondiale à l'œuvre merveilleuse du créateur de l'égyptologie belge.

Cette semaine égyptologique était plus qu'un congrès ordinaire, où l'on discute d'une manière abstraite de questions relevant d'une science très spéciale. On a pu y voir bien plus une prise de contact entre les savants étrangers et la jeune institution belge, pleine de promesses et de possibilités d'avenir. Des orientalistes, qui étaient en même temps des amis de la Fondation, nous ont fait l'honneur de venir des différents pays d'Europe, d'Amérique, et d'Afrique : l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Pologne, la Grèce, la Tchécoslovaquie et l'Égypte avaient même envoyé des représentants officiels chargés de se rendre compte sur place de l'activité et du développement de notre foyer d'études. Ils ont examiné à loisir nos collections égyptiennes, peut-être moins riches que celles d'autres musées plus anciens, mais présentant néanmoins un choix de pièces représentatives de chaque époque de l'histoire égyptienne; de plus, ils ont eu le rare privilège de visiter la collection de M. Stoclet, ne contenant que des pièces de premier ordre que lui envieraient certainement les plus beaux musées d'Europe.

Avec une légitime fierté, M. Capart a pu faire les honneurs de cette fameuse bibliothèque égyptologique — son œuvre également —; elle peut passer pour la plus complète et la mieux équipée du monde entier et qui offre aux orientalistes belges et étrangers toutes les facilités de travail de même que toutes les ressources désirables.

C'est dans cette ambiance propice et cordiale que s'ouvrirent les assises du congrès.

Dans la séance inaugurale, le Baron Firmin van den Bosch souhaita la bienvenue à tous les congressistes, au nom du comité organisateur, et souligna la signification de cette manifestation scientifique. Il installa ensuite M. P. Jonguet, membre de l'Institut de France et directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, dans le fauteuil de la présidence. Après lui, M. J. Capart remercia en son nom et au nom de la Belgique les égyptologues étrangers qui s'étaient rendus si nombreux à l'appel de la jeune Fondation. Il leur demanda de ne pas comblent leurs hôtes de compliments et de louanges, mais de leur apporter des conseils et au besoin des critiques pour que cette semaine égyptologique soit pour la Fondation le point de départ d'améliorations et de progrès dans l'organisation de son activité multiple.

Parmi les égyptologues présents, l'on remarquait quelques-uns des fouilleurs et des archéologues qui se sont distingués au cours de ces dernières années dans la restauration et le dégagement de monuments célèbres : M. Lauer, jeune architecte, attaché aux fouilles

du Service des Antiquités à Saqqarah, qui, par un examen attentif des blocs de pierre épars sur le sol, a pu reconstituer dans tous ses détails la configuration du temple et de la pyramide de Zeser, le premier pharaon bâtisseur de l'Égypte; M. Green, qui dirigea cette année les fouilles du Boucheion, la nécropole des taureaux et des vaches sacrées d'Hermonthis, situé au sud de Thèbes; M. Montet, qui travaille à Saïs et fouilla naguère, avec grand succès, le site de Byblos, ce port de Syrie qui fut, dès les époques les plus reculées, un avant-poste de la civilisation égyptienne en Asie.

Nous avions aussi parmi nous les deux restaurateurs du temple de Karnak, cet immense complexe de pylônes, de salles hypostyles et de portiques qui faisait, depuis l'antiquité, l'admiration des visiteurs; sous l'action du temps et des infiltrations du Nil, le monument commençait à s'ébranler et demandait l'intervention urgente d'un restaurateur. Après M. Legrain, dont la Fondation a publié l'œuvre posthume, le Service des Antiquités appela à ce poste M. Pillet et plus tard M. Chevrier, qui, tous deux, nous ont honoré d'intéressantes communications.

Le premier a déterminé, avec précision, le mode d'érection des obélisques, en insistant sur le rôle du traîneau sur lequel on les transportait.

M. Chevrier nous a menés sur le chantier même de ses derniers travaux. Il a montré comment il a procédé pour démonter et consolider des colonnes de 20 mètres de hauteur, pour transporter des blocs de 100,000 kgs, comment il a travaillé en sous-œuvre dans des pylônes gigantesques mais branlants, enfin comment il a extrait des massifs de Karnak des blocs provenant d'édifices plus anciens et utilisés comme matériaux de remploi : il exprima même l'espoir de pouvoir reconstituer sur place quelques-uns de ces édicules remarquables par les sculptures dont ils sont décorés.

Le hasard l'a mis, au cours du creusement d'un drain, sur la trace d'un temple solaire du roi hérétique Aménophis IV, édifice dont on pouvait supposer l'existence, mais dont on ignorait l'emplacement. De cette cachette sortit une série de statues représentant le roi sous un aspect presque caricatural.

Les Égyptiens, eux aussi, commencent à se livrer à l'égyptologie et tâchent d'égalier par leurs travaux les résultats atteints par les savants d'Europe.

M. Sélim Hassan, professeur d'égyptologie à l'Université du Caire, est venu nous entretenir des fouilles qu'il a entreprises avec quelques-uns de ses élèves dans la nécropole célèbre de Gizeh. Avec une chance incroyable, il est tombé d'emblée sur le tombeau de Ra-our, un mastaba de proportions colossales comportant une infinité de chambres, dont 46 serdabs contenant plus de 100 statues, des bas-reliefs, des tables d'offrandes cette construction présente des éléments architecturaux tout nouveaux.

Un des compatriotes de Sélim, Sami Gabra, nous a également exposé une découverte importante qu'il a faite récemment. Un habitant d'Assout, ville de Moyenne-Égypte, creusant sous le dallage de sa maison, tomba sur des blocs sculptés au nom d'Aménophis IV, le pharaon dont nous venons de parler au sujet de Karnak. S. Gabra poursuivit ces investigations et put extraire une série de pierres provenant d'un sanctuaire que le roi avait fait construire non loin de là en l'honneur de son dieu favori, le Disque solaire.

Si nous nous sommes attardés assez longuement à l'exposé des fouilles récemment entreprises dans la vallée du Nil, c'est que nous avons voulu faire ressortir le caractère d'actualité toujours nouvelle que présente l'égyptologie. Cette spécialité n'est pas seulement une science de bibliothèque, renfermée sur elle-même et consistant uniquement à déchiffrer quelques signes bizarres ou à identifier quelque vestige insignifiant d'un passé disparu. Bien au contraire, l'égyptologie offre des aspects beaucoup plus vivants et plus animés. Aucune science peut-être n'évolue plus rapidement; chaque année voit se réaliser quelque progrès inattendu ou quelque découverte sensationnelle, que ce soit dans le domaine de l'archéologie ou dans ceux de la philologie et de l'histoire.

L'on sait combien ces deux dernières branches de l'égyptologie ont progressé au cours de ce siècle. Quoique la semaine égyptologique ne fut pas spécialement consacrée à ces spécialités, nous eûmes le bonheur d'entendre des aperçus bien nouveaux sur des questions qui sembleraient épuisées : C'est ainsi que M. Ranke démontra que les anciens Égyptiens concevaient déjà leur histoire et la divisaient de la même manière que Manéthon et que nous-

mêmes; en faisant usage du cadre des « dynasties » et des « empires ».

M. Jacques Pirenne, notre savant historien du droit, exposa d'une manière lumineuse ses théories sur l'évolution du système juridique de l'ancienne Egypte : il y reconnaît une alternance d'époques de centralisation politique, correspondant à un statut juridique individualiste, et d'époques de décentralisation, où se propage un régime familial semblable à celui de notre féodalité.

M. R. Weill, qui s'est spécialisé dans l'étude des inscriptions des premières dynasties, a défendu d'une façon plus ingénieuse que convaincante sa thèse d'après laquelle beaucoup de groupes hiéroglyphiques, pris jusqu'ici pour des noms royaux de l'époque archaïque, ne sont en réalité que des titres de hauts fonctionnaires.

M. le chanoine E. Drioton, conservateur adjoint au musée du Louvre, que ses belles conférences sur les fouilles de Médamont ont fait connaître et apprécier du public bruxellois, nous avait réservé pour cette semaine égyptologique une savante communication sur les quatre statues de taureaux et de déesses, qui servaient, comme le prouve une inscription de basse époque, de palladium à la ville de Thèbes.

M. Hall, que la mort vient, hélas, d'enlever à la science, parla des récentes acquisitions de la section égyptienne du British Museum, dont il était le conservateur.

M. Cerny, un jeune savant tchécoslovaque, insista sur l'intérêt qu'il y aurait à réunir dans un centre comme Bruxelles la documentation concernant les innombrables textes hiéroglyphiques dispersés de par le monde.

Comme bouquet à cette intéressante série de communications, M. Capart vint exposer un grandiose projet, digne de l'activité de la Fondation égyptologique : l'idée lui en a été suggérée, il y a quelques mois par un des maîtres de la philologie égyptienne, le Danois Lange. Depuis une cinquantaine d'années, on a publié dans des éditions, devenues rares et coûteuses, un grand nombre de textes classiques égyptiens de nature littéraire, religieuse ou historique. Les égyptologues, qu'ils soient professeurs ou étudiants, doivent recourir continuellement à ces sources, mais ils éprouvent souvent la plus grande difficulté à s'en procurer des éditions abordables, ces ouvrages ayant été tirés à peu d'exemplaires dans des collections devenues introuvables.

Pour remédier à cet état de choses, M. Capart, d'accord avec les principaux égyptologues du monde, s'appête à faire entreprendre par la Fondation Reine Elisabeth une série d'éditions de textes classiques égyptiens, dans un format pratique et à des prix avantageux, correspondant à peu près à ce que sont les éditions latines et grecques des collections Teubner ou Budé.

Ce projet rencontrera évidemment de nombreuses difficultés de réalisation : au début, on devra procéder par tâtonnements avant d'arriver au mode de publication le mieux approprié. Les égyptologues présents au congrès présentèrent leurs suggestions et leurs remarques, dont les éditeurs ne manqueront pas de tenir compte; mais dès l'abord, ce projet intéressant fut admis avec enthousiasme.

A peine M. Capart avait-il fait applaudir ce programme par les représentants des différents pays qui seront associés à sa mise sur pied, qu'il présentait un autre projet d'une portée tout aussi grande et qui, depuis un an déjà, est entré dans la voie des réalisations. Dans bien des cas, les orientalistes voudraient pouvoir recourir à une encyclopédie où serait donnée une mise au point de toutes les questions qui concernent l'égyptologie. Depuis longtemps, on possède des encyclopédies grecques et romaines, pour le moment paraît en Allemagne une encyclopédie assyriologique; mais jamais on n'a tenté sérieusement le même effort pour l'archéologie égyptienne. Avec une foi invincible, M. Capart a abordé cette tâche redoutable, et cela d'une façon fort ingénieuse. Il existe, disséminés dans une quantité d'ouvrages, de dictionnaires, d'encyclopédies, des articles plus ou moins récents sur les questions égyptologiques, écrits par des savants de première valeur. Comme base de son travail, M. Capart compte retenir cette documentation toute préparée. Il fera mettre ces textes au point et les fera compléter au besoin par leurs auteurs et constituera ainsi une encyclopédie égyptienne homogène. Ce travail exigera probablement de nombreuses années, mais grâce au subside généreux accordé par le roi d'Egypte, grâce aussi à l'aide que fournissent à M. Capart ses différents collaborateurs, le succès de cette entreprise hardie semble assuré dès à présent.

L'on sait que depuis quelque temps se sont développées, sous l'égide de la Fondation, une section de coptologie et une section de papyrologie grecque; cette dernière, dirigée avec autant de zèle que de compétence par M. Marcel Hombert, professeur à l'Université de Bruxelles, n'est pas loin d'avoir rattrapé la section égyptienne. Elle possède une bibliothèque déjà très complète, où viennent travailler de nombreux élèves; elle a même acquis une série de papyrus grecs dont certains, comme un acte de recensement de la population, présentent un grand intérêt.

A l'occasion de cette semaine égyptologique, la Fondation avait également convié les papyrologues de tous les pays qui se rendirent en grand nombre à son invitation.

Citons des autorités comme Pierre Jouguet, membre de l'Institut de France, M. Wessely, de Vienne, l'un des créateurs de la papyrologie, A. S. Hunt, à côté de bien d'autres savants dont il serait trop long d'énumérer les noms. Au cours des séances, chacun d'eux exposa les progrès que cette nouvelle discipline avait réalisés dans son centre d'études; tous témoignèrent de l'intérêt qu'ils portaient à la Fondation de Bruxelles où mieux qu'ailleurs pouvaient se centraliser et se condenser les apports des différents pays. Aussi décidèrent-ils à l'unanimité de fixer à la Fondation le secrétariat permanent des congrès de papyrologie.

Cette semaine égyptologique peut donc être considérée comme un beau succès dont ses organisateurs ont le droit d'être fiers. Elle a été riche en enseignements tant pour les savants étrangers que pour ceux qui les recevaient. Les étrangers ont eu l'occasion de voir ce que la Fondation Reine Elisabeth était et désirait être à l'avenir pour les chercheurs de tous les pays : un foyer accueillant pour tous ceux qu'intéresse le passé de l'Egypte et une mine où ils pourront puiser à pleines mains. Les Belges ont pu recueillir de la bouche de leurs hôtes des suggestions et des encouragements dont ils ne manqueront pas de tirer profit. Enfin cette manifestation a permis aux uns et aux autres de resserrer leurs liens d'amitié et d'échanger dans l'atmosphère sereine de la science les résultats de leurs dernières découvertes.

B. VAN DE WALLE,  
Chargé de cours à l'Université de Liège.

## Le danger de guerre

Rentrant d'un voyage de plusieurs semaines à travers la Suisse, l'Italie, la France, la Hollande et la Belgique, j'ai à nouveau éprouvé l'impression que j'ai décrite déjà : revenir chez soi par un port anglais équivalait à entrer par une double porte feutrée dans une confortable bibliothèque. Tout bruit et tout « nonsense » est écarté. Le passé est là, comme nourriture pour l'esprit, et un bon ameublement, d'épais tapis et de lourds rideaux, comme cadre pour le corps. Tout ce qui se passe ailleurs dans la maison est ignoré. Pas un son n'y pénètre.

Tout le monde, sur le continent, vous parle de la guerre : si elle recommencera et quand elle recommencera. De cette préoccupation universelle, je ne trouve aucun écho en Angleterre, et j' imagine que si, par miracle, un quelconque instrument d'information pouvait être créé dans la Grande-Bretagne moderne qui renseignerait notre classe instruite sur ce qui se passe dans le monde — ne serait-ce que dans les grandes lignes — elle n'en resterait pas moins indifférente. Tous les Anglais, à de très rares exceptions près, continueraient à considérer le danger de guerre comme ne nous regardant pas, étant donné que, depuis la destruction de la flotte allemande, nous n'avons plus aucun intérêt à soutenir ou à combattre n'importe quel groupe continental, mais plutôt à voir nos voisins divisés.

Pareil état d'esprit témoigne grandement en faveur de l'ordre intérieur et de la sécurité dont a joui l'Angleterre depuis environ

deux cents ans : les fruits du gouvernement aristocratique dans le passé.

Les avantages d'un gouvernement aristocratique sont grands et bien connus. On l'a défini « le plus bas, le moins noble et pour cela le plus stable des arrangements humains » ! Mais il a aussi certains désavantages qui deviennent évidents quand la société cesse, comme elle le fait en ce moment, d'être tout à fait entre les mains d'une classe gouvernante. Dans ses bons jours, le gouvernement aristocratique entretient une appréciation vivante des affaires étrangères dans l'esprit du petit nombre qui gouverne et il procure à la masse, au-dessous d'eux, un contentement ignorant et satisfait de soi, milieu parfait pour conduire une politique étrangère qu'aucune ingérence intérieure ne vient gêner. Mais quand le principe aristocratique cède, deux maux apparaissent : d'abord, l'ignorance commune et l'illusion s'étendent à l'ancienne classe dirigeante et affectent ses décisions ; et puis, la direction est exercée de plus en plus par des hommes qui ne sont pas des *gentlemen* et n'ont pas d'expérience suffisante et de connaissance approfondie de l'Europe.

\* \* \*

Ce que les Anglais devraient comprendre, c'est qu'il y a un grave danger de guerre nouvelle et que, si cette guerre éclatait, la plus atteinte serait la Grande-Bretagne. Stratégiquement, l'Angleterre ne fait pas partie du nouveau monde, séparé de l'ancien par de larges océans, mais de l'Europe. De plus, stratégiquement, la Grande-Bretagne n'est plus une île quant à la défense et à l'isolement, encore qu'elle reste toujours une île comme objet de blocus. L'île Grande-Bretagne n'est pas à l'abri des forces aériennes et des forces sous-marines ; elle ne peut plus soutenir à son choix, et alternativement, tel ou tel groupe de puissances européennes, et rester sauve pendant que le sort se décide. L'Angleterre n'est plus sûre de son approvisionnement en matières alimentaires en temps de guerre : au contraire, la seule menace d'un conflit par delà un fossé qui, en son point le plus étroit, ne mesure que vingt milles marins, jetterait toute la nation dans la nécessité de s'armer immédiatement et, sauf comme une dépendance des Etats-Unis ou comme l'alliée d'un groupe continental, apporterait la famine.

Le danger de guerre est grand ; les chances, toutefois, sont contre une guerre immédiate. Le danger naît du vif mécontentement des Allemands — particulièrement de ceux qui vivent à l'intérieur du Reich et qui forment la majorité de la race — et de l'indignation des Italiens contre la grande injustice que leur misérable gouvernement de politiciens professionnels d'alors laissa commettre à la conclusion du traité de paix. Après des pertes en hommes aussi terribles que celles de leurs alliés, après un effort de guerre presque aussi prolongé, l'invasion et la dévastation de toute une province, et la ruine des porteurs de fonds italiens, ils connurent, en fin de compte, la victoire et reçurent, seul parmi les alliés, la reddition des armées qu'ils avaient en face d'eux. Ils avaient agi seuls, les contingents alliés qui les soutinrent furent très réduits, et ils avaient obtenu un résultat décisif. Malgré cela, ils ne reçurent pas de colonies nouvelles, pas de quote-part suffisante dans les maigres réparations payées par l'ennemi, alors que, à leurs frontières, tout ce qu'on leur concéda, et à contre-cœur, ce fut une mince bande de la côte istrienne et la frontière évidente et nécessaire du Brenner. Même Fiume leur fut refusé et dut être conquis par la force de l'indignation.

Il n'est pas étonnant qu'après une pareille expérience, l'Italie, fortement gouvernée à l'heure actuelle, et en pleine renaissance, conteste les solutions intervenues.

\* \* \*

Le mécontentement allemand est d'une autre nature. Son expression dans les élections récentes n'est pas importante, car aucun parlement ne peut gouverner, ni ne gouvernera le Reich. Une admirable armée de métier, de loin la meilleure et la mieux équipée du monde, créée et entretenue à très grands frais, est l'instrument direct du gouvernement, tandis que l'Etat est tenu indirectement, par la finance. Mais si les élections n'ont guère d'importance, le mécontentement en a beaucoup. Il est dû à deux causes : perte de prestige et conditions économiques désespérées.

Toute la conception de cette majorité de la race germanique que le génie de Bismark groupa sous l'hégémonie prussienne est le sentiment de sa propre supériorité sur ses voisins, spécialement sur les Slaves et en particulier sur les Polonais. La littérature de deux générations ; de saisissantes, rapides et très fécondes victoires militaires ; une vaste expansion en richesse et un grand accroissement en nombre, confirmèrent cette fierté. La guerre ne l'a pas diminuée, car on ne croit pas que la guerre fut perdue mais plutôt qu'une révolution survint. Le trouble économique est profond et multiforme, mais il est simplifié et ramené au paiement de 100 millions de livres par an, sous le plan Young, surtout à la France et à l'Angleterre. « Il faut modifier le plan Young, il est trop lourd », dit-on. Et par là on veut dire : « Qu'il soit réduit jusqu'à ce que l'Angleterre et la France ne reçoivent que tout juste ce qu'ils repassent aux Etats-Unis ». L'illusion est évidente et facilement entretenue. Le peuple allemand ignore la nature réelle du tribut qu'il paie et ses paiements apparents et publics ne servent qu'à masquer les paiements réels, ceux-ci sont exigés, et reçus, par cette finance internationale dont le siège est actuellement à New-York. Les sommes payées par les Allemands du Reich en intérêts de toutes espèces sont bien plus élevées que le tribut du plan Young, et celui-ci n'est, en ordre principal, qu'un arrangement pour payer New-York, et pas Paris ni Londres. De ce qu'impose le plan Young à l'Allemagne, moins d'un tiers seulement va aux alliés européens, l'essentiel va aux Etats-Unis.

Et c'est aux Etats-Unis aussi que va l'usure sur emprunt après emprunt : prêts à l'industrie, prêts aux communes, prêts pour restaurer ou soutenir la devise, prêts pour payer les intérêts sur des prêts antérieurs...

Les Allemands du Reich sont aux abois. Ils paient tribut alors qu'innombrables sont les familles à moitié affamées et à peine soutenues dans l'inaction du chômage par des fonds insuffisants (en Saxe, un sixième des ouvriers robustes sont ainsi à la dérive avec deux shellings par homme et par jour) et que les fonctionnaires sont nourris, vêtus et logés, avec la moitié ou les deux tiers avant le jeu désastreux de 1914. Il est défendu aux Allemands de posséder de l'artillerie lourde et ils sont obligés de garder ouverte (désarmée) leur frontière à l'ouest, quoique possédant une telle armée et une telle tradition militaire. Ils voient — ce qui pour eux constitue une indignité intolérable — des Allemands soumis à des Slaves, dans les régions frontières de Pologne et de Bohême.

Pas plus tard que l'autre jour, la ville de Berlin emprunta une forte somme à des conditions qui reviennent, tout compris, à dix pour cent l'an. Chiffre qui porte à méditation. En ce moment même, il y a un projet, accepté mais non encore réalisé, pour un autre emprunt d'Etat à consentir par les financiers internationaux de New-York, de 25 millions de livres à 7 % nominalement, ce qui, avec les commissions, revient à plus de 8 %. D'autres emprunts encore sont en perspective.

Et voilà bien l'argument contre une guerre prochaine déclenchée par le Reich. Je le répète, il y a danger de guerre, mais à tout prendre, les chances sont contre elle parce que la Finance internationale est à même de canaliser le mécontentement allemand vers une diminution des paiements Young égale à ce que ce plan concède encore aux alliés européens et en distrayant ainsi l'attention des

paiements bien plus importants en intérêts sur les différents emprunts. Enfin elle a comme menace suprême le pouvoir de ruiner le mark et de créer l'anarchie.

La puissance de cette dernière arme est apparue quand la finance internationale obligea les Français à quitter la Ruhr dont ils tiraient pourtant des réparations au taux de un million de livres par semaine. Depuis lors, les Français sont devenus inexpugnables contre une pareille attaque en accumulant de grandes réserves d'or, mais le Reich est sans défense à cet égard, et à la merci de la Banque. On aidera l'Allemagne à obtenir une réduction des paiements Young aux dépens des vainqueurs européens mais pas au-dessous de la limite qui garantit les paiements aux Etats-Unis par l'intermédiaire des anciens alliés. Les Allemands ne seront pas déchargés au delà de cette limite. Et s'ils menacent de recommencer la guerre, la baisse du mark tirera sur le mors et les retiendra...

HILAIRE BELLOC.

## Cent années de littérature en Belgique<sup>(1)</sup>

Il n'est pas de Belge digne de ce nom, pour qui les événements formidables d'il y a quinze ans n'ont pas été l'occasion d'un examen ou d'un réveil de conscience. Chacun a trouvé dans la grande lutte sa pierre de touche, son banc d'épreuves où il a vérifié ce que valait son âme : il a senti ce qu'était la vraie souffrance et jugé de quel prix est la vie ; il a vu comment il aimait son pays et pourquoi ; il a compris à quel point il dépendait de son passé ou par quels liens puissants il était attaché à ses proches, et à ses morts. Mais sa « culture » morale s'est élargie autrement encore. Tout en apprenant à mieux se connaître individuellement, il s'est mieux connu socialement. En lui, la guerre a provoqué le lumineux réveil ou le glorieux épanouissement de son âme « nationale ». L'esprit de solidarité, l'amour de ce bien commun qui se nomme une patrie, le dévouement à la cause publique, voilà de ces vertus sociales qui, peut-être, sommeillaient en lui ou plutôt y vivaient à l'état latent en des formes indistinctes et qui ont repris corps et force à l'appel d'un génie mystérieux et trop souvent silencieux, le génie du foyer natal. Beaucoup d'entre nous, en effet, étaient vis-à-vis d'eux-mêmes ce que sont parfois les habitants des vieilles maisons à l'endroit de celles-ci : ils s'imaginaient qu'elles leur sont familières, mais le jour où ils se mettent à y faire un voyage de reconnaissance du sous-sol aux combles, ils y découvrent des retraites et des coins où leur regard, antérieurement superficiel et distrait, n'avait jamais pénétré.

Les jours de bonheur et de rayonnement moral ont même efficace, selon le langage des théologiens ; ils déterminent chez les hommes, et même ils leur imposent, de pareils sondages de conscience. Ainsi que les jours de tristesse et d'écrasement, ils leur créent des obligations de piété patriotique. Ils leur font, malgré la dissemblance absolue des temps, un état d'esprit qui les incline aux recueils intérieurs et profonds. Ainsi le spectacle d'un siècle d'indépendance devient à son tour la pierre de touche, le banc d'épreuves où l'on vérifie la structure, la bonne façon de ses sentiments collectifs et sociaux. Voyez donc ! Depuis dix mois, les célébrations du Centenaire se succèdent en une espèce de chaîne ininterrompue de cérémonies, les unes plus, les autres moins fastueuses, mais toutes elles prennent le caractère d'un examen de conscience ou, si vous le voulez, elles affectent la forme d'un bilan. Historiens, publicistes, orateurs se demandent à l'envi ce que la Belgique a créé de fécond et d'éclatant depuis 1830, dans les divers domaines de l'activité politique, économique, morale, intellectuelle.

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, pour la célébration du centenaire de l'Indépendance nationale en présence de S. M. le Roi.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises a peut-être, pareillement le devoir de se poser semblable question et surtout de se la poser devant le Souverain Auguste auquel est due sa fondation et dont la présence rehausse, de manière insigne, l'éclat de sa séance de commémoration et aussi de jubilation en souvenir et en l'honneur de tous les écrivains qui voulurent leur patrie grande et glorieuse par leurs œuvres françaises. Daigne Sa Majesté agréer l'expression de sa très respectueuse et très vive gratitude pour le témoignage d'estime qu'elle lui donne par là, témoignage dont la faveur s'étend à toute la Belgique littéraire. Elle permettra sans doute que nos hommages fervents aillent également vers Celle que tous ses féaux sujets désignent avec toute l'affection qu'on peut mettre dans la plus simple des appellations, la *bonne Reine*, la Reine qui pourtant ne se contente pas d'avoir toutes les bontés du cœur, mais à qui rien de ce qui est art et lettres ne demeure étranger.

\* \* \*

Si notre Compagnie croit avoir à son tour la mission de dresser un bilan, c'est cependant un bilan dont le total est déjà prévu, ou indiqué, dans ces nobles paroles qui datent de 1910 : « Il y a des œuvres de la pensée belge qui resteront des monuments durables de notre génie national de même que les cathédrales, les beffrois et les hôtels de ville de nos vieilles cités. Le brillant renouveau de nos lettres vient à son heure ; n'est-il pas le vrai couronnement de l'extraordinaire développement de nos industries et de notre commerce ? »

Mesdames et Messieurs, j'ai cité, comme on dit en style de livre précis et documenté, votre roi Albert 1<sup>er</sup>. C'est lui qui prononçait ces paroles à l'Exposition de Bruxelles de 1910 en inaugurant — veuillez l'observer — un salon des lettres belges, tandis qu'il était entouré de tout un monde d'écrivains, français, flamands et wallons. Il les prononçait en une heure qui était l'heure heureuse suivant le mot qu'employait précisément alors Emile Verhaeren dans la préface de la *Belgique illustrée* de l'un des nôtres.

Les paroles royales de 1910 faisaient une sorte d'écho lointain mais direct, à d'autres que le Sénat belge avait entendues le 11 mars 1856 à d'autres paroles qui étaient aussi d'un roi, ou plutôt d'un futur grand roi, du duc de Brabant qui était destiné à porter un nom d'impérissable mémoire, le nom de Léopold II. Il disait à la Chambre haute : « Si la Providence nous a prodigué des compositeurs, des statuaires et des peintres hors ligne, nos provinces possèdent aussi des écrivains qui ont su se distinguer et produire, en français comme en flamand, pendant les vingt-cinq années écoulées depuis notre émancipation, plus d'une œuvre remarquable. Ce résultat est important ; car une sage politique nous enseigne qu'un peuple, jaloux de son existence indépendante, doit tenir à posséder une pensée à lui, à la revêtir d'une forme qui lui soit propre et qu'en un mot, la gloire littéraire est le couronnement de tout édifice national ».

Les paroles royales que vous venez d'entendre, Mesdames et Messieurs, les paroles de 1856 et de 1910, appartiennent aux deux périodes qui constituent notre histoire littéraire depuis cent ans : la période de 1830 à 1880 ; la période de 1880 à 1930. Ainsi le hasard des choses fait qu'au point de vue des lettres, le Centenaire se partage en deux parts strictement égales. Mais vous tous qui m'écoutez, vous avez sans doute devancé ma pensée en réfléchissant que l'équivalence n'est que chronologique, autrement dit que leur inégalité de valeur artistique les sépare ou les distingue singulièrement. J'oserai pourtant bien, pendant quelques instants, n'établir entre elles aucune distinction parce qu'elles sont semblables par certains traits et qu'elles le sont spécialement par le désir qui les anime, l'une et l'autre, mais chacune à leur façon, de constituer une grandeur morale pour le pays.

Seulement avant 1880, le désir est plus naïf et plus spontané qu'après cette date. Il a presque la naïveté, l'ingénuité de l'enfance. Et puis il aime de s'exprimer à haute voix, avec grandiloquence même, et il ne craint pas de se répéter. Parcourez en effet nos revues, nos livres, nos journaux d'avant 1880, parcourez aussi nos bulletins de sociétés ou d'associations pour l'encouragement des choses de l'esprit, et bientôt peut-être, vous vous lasserez de compter les expressions ferventes et bruyantes de ce désir, le désir ardent de former une nation littéraire. A peine de ce désir a-t-il édifié ses premières assises (c'est en 1834) que Jean-Baptiste Nothomb écrit dans son *Essai historique et politique sur la Révolution belge* :

« Une nation qui a la conscience d'elle-même est, à la fois, une puissance intellectuelle et politique; la Belgique politique s'est reconstituée; la Belgique intellectuelle doit naître également. » Au début de 1835, la *Revue belge* (remarquez ce titre qui désigne l'organe d'une Association nationale créée à Liège pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique, association qui s'étend par ses ramifications aux principales villes du pays), la *Revue Belge*, dis-je, lance cet appel au public: « La Belgique entre dans une ère nouvelle; son rôle va différer entièrement de ce qu'il dut être tant qu'il lui manqua l'indépendance. Dès qu'un pays est admis à prendre rang parmi les états européens, il contracte envers le reste de la grande famille des peuples, l'obligation de verser au foyer commun son contingent de lumières; il éprouve le besoin de concourir pour sa part à acquitter le tribut de savoir que l'Europe doit au reste du monde. » Ainsi parle le poète Théodore Weustenraad dans la première livraison de la revue (car c'est lui qui a rédigé l'*Appel au public*), et ses paroles rencontrent le plus sympathique écho dans la presse. Il en prononce d'autres, plus significatives et plus précises, en faveur de la même bonne cause dans les rapports de 1835 et de 1836 sur l'état de l'Association nationale dont il est le secrétaire: « La Belgique a conquis son indépendance politique en 1830; il est temps qu'elle conquière également son indépendance littéraire. Il y a un préjugé répandu, même en Belgique, sur l'incapacité littéraire des Belges. Ils seraient réduits à piller les idées d'autrui, à contrefaire les livres qui viennent de l'étranger. Si la littérature est l'expression de la société, la Belgique peut avoir une littérature aussi bien que la France, l'Allemagne ou l'Angleterre et que tout pays 1<sup>o</sup> instruit; 2<sup>o</sup> doué d'une langue souple et savante; 3<sup>o</sup> dont les institutions et les mœurs portent le cachet d'une individualité nationale. Or la Belgique réunit ces trois conditions: elle est un des pays les plus instruits; sa langue est la française; elle est douée d'une nationalité tant dans la vie publique que dans la vie privée... » En 1839, la *Revue Nationale* réclame pareillement des livres qui soient l'expression de la société: « La Belgique aura une littérature, du jour qu'on pourra voir dans les ouvrages de ses écrivains une représentation fidèle des qualités bonnes et mauvaises qui la distinguent des autres nations. Non moins nette et caractéristique est la déclaration de la *Revue de Belgique* dans son Avant-Propos en 1846: « Le monument qui constitue et perpétue la nationalité, c'est une littérature. » Dix ans plus tard, le 11 mars 1856, le Duc de Brabant, le futur Léopold II, fait au Sénat la même déclaration, la déclaration que vous avez déjà enten- lue.

Mais, remarquez-le, dans cette déclaration et dans toutes les autres, sous tous les propos de l'espèce que je cite ou que le manque de temps m'interdit de reproduire, un gros et difficile problème se cache, un problème que la Belgique d'avant 1830 n'avait qu'entre- vu, et dont la nation, devenue indépendante, n'a pas cessé de chercher la solution. La Belgique, proclamait ou déclamaient Weustenraad en 1835, est douée d'une langue souple et savante, le français! Sans doute, mais le français est une propriété que la Belgique littéraire d'expression française possède en partage avec la France, et l'on s'est demandé souvent si l'ensemble des œuvres de notre pays pouvait être examiné indépendamment de cet être complet en soi qui se nomme *littérature française*. On a fait remarquer que ce qui caractérise essentiellement la chose qui s'appelle *une littérature*, c'est la langue dans laquelle elle est écrite. Dès lors, puisque le *verbe français* n'est point notre bien propre, ne sont-ce pas des termes antinomiques que ceux de *littérature française de Belgique* ?

En apparence oui, mais, à tout prendre, ils ne sont pas contradictoires, ils ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, si l'on veut bien admettre que ce qui caractérise la chose dite littérature, ce n'est pas uniquement la langue, mais que c'est aussi la manifestation, par cette langue, de la vie, des sentiments, de l'idéal d'un peuple. Or le peuple belge s'est exprimé dans ses livres de langue française. Mais (hâtons-nous de l'ajouter) vous devinez assurément qu'en parlant ainsi nous ne prétendons pas séparer ce que la nature et l'histoire ont indissolublement uni, c'est-à-dire deux mouvements de lettres (de France et de Belgique) formulés dans un même et unique vocabulaire et, de plus, évoluant au milieu d'influences esthétiques et sociales qui souvent leur sont communes ou qui se fondent les unes dans les autres par d'innombrables points de contact. Notre nation a subi, en tant que société littéraire, l'action de tous les courants intellectuels de sa grande voisine: Moyen-âge, Classicisme, Philosophisme, Romantisme, Naturalisme, Sym-

bolisme. Elle les a subis parce qu'elle devait presque inévitablement les subir.

Nous nous demanderions volontiers, de notre côté, si, dans les temps antérieurs à 1830, si, durant les siècles qui ont précédé l'éclatante et la définitive apparition de notre nationalité, on ne discerne pas, chez les Belges nombreux qui firent acte d'écrivains, des traits et des accents, où, nous Belges d'aujourd'hui, nous reconnaissons quelque chose de notre physionomie et de notre voix? Un œil d'historien perspicace et bienveillant y démêle assurément des particularités ethniques qui seraient intéressantes à relever ici. On y sent même, surtout à la veille de 1830, des mentalités qu'on pourrait qualifier de nationales ou de belges. Mais ces mentalités ne s'organisent pas en un mouvement intellectuel d'ensemble, pas plus que les activités littéraires qui se sont manifestées dans nos régions pendant le passé, ne forment une suite, une continuité, une tradition. Les hommes d'autrefois qui exercent ou déterminent ces activités ne composent pas une seule et même famille d'esprits échelonnés le long des siècles. Ils n'apparaissent pas, comme en France, rattachés les uns aux autres par une espèce de tâche commune ou de progression soutenue dans le développement de leur intellectualité. Ils ne sont du reste pas une « masse » suffisante, et ils ont des frontières politiques trop mobiles pour qu'ils songent à devenir une collectivité servant d'interprète artistique à un pays.

Au Moyen âge surtout, le particularisme local qui règne en Belgique, le patriotisme de clocher qui est le patriotisme de nos écrivains, les tient séparés les uns des autres, les fait, de région à région, distincts et distants d'âmes, malgré le plus ou moins d'esprit de solidarité politique et économique qui rapproche les comtés et les duchés auxquels ils appartiennent.

D'ailleurs en ce temps-là, et plus tard encore jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la France elle-même, à qui sa littérature constitue pourtant un si splendide titre de gloire, n'est pas hantée de ces idées qui sont devenues si familières aux hommes d'à-présent: savoir que les lettres contribuent au renom et à l'éclat d'une nation, qu'elles sont pour elle un patrimoine précieux, un bien commun dont elle a le droit de s'enorgueillir.

\* \* \*

Mais pour revenir à nos gens de lettres du lendemain de la proclamation de notre indépendance, il faut bien reconnaître que, si impérieux que fût leur souci d'autonomie intellectuelle, les bonnes volontés ne suffisent pas à faire les bonnes littératures. Nos ancêtres écrivirent pourtant beaucoup de livres. La Muse nationale, ainsi qu'on aimait à dire en leur âge, fut riche en inventions de tout genre, et même elle eut ses grâces, mais, avouons-le, c'étaient souvent des grâces un peu lourdes, celles d'une fille de campagne qui vit trop loin des centres d'élégance, qui n'en veut pas moins se maquiller à la mode de Paris, et qui retarde d'une saison ou deux. Néanmoins, je le répète, toute la Belgique de 1835 et de 1840 n'était pas occupée à régler nos derniers différends avec la Hollande, à signer à Londres le traité des XXIV articles, et à promouvoir les intérêts du commerce et de l'industrie. Nous avions des écrivains et même d'assez nombreux écrivains. On s'en convaincra, en parcourant, même d'un très rapide regard le vaste tableau ordonné par Charles Potvin sous le titre de *Cinquante ans de liberté*. Nous n'ignorons pourtant pas que ce dernier titre a prêté à railleries chez certains de nos historiens littéraires, un peu légers de ton et de documentation et qu'ils ont, à ce propos, parlé de cinquante années de liberté et de paix qui auraient été, pour l'intellectualité belge, cinquante années de repos et de sommeil. Mais on ne dort pas durant cinquante ans, sauf dans les contes... ou même on dort cent ans. En tout cas l'histoire littéraire n'est pas un conte: c'est une vérité ou une réalité à établir. Or, le lettré curieux qui se donne la peine de fouiller les coins et recoins de notre vieille maison de librairie nationale, si modeste d'apparence dans le lointain où elle se dresse, est frappé de la masse de livres qu'elle renferme. Aussi est-ce justice de tenir compte de ce mouvement (je souligne le mot), de ce mouvement général (je souligne cet autre mot) lorsqu'on recherche les signes précurseurs de la brillante renaissance de 1880. D'ailleurs (dois-je rappeler une chose qui traîne aujourd'hui dans tous nos manuels scolaires de littérature?) il est trois écrivains que les « renaissances » ont proclamés leurs messies, en lesquels ils se sentent comme salués ou reconnus, malgré la différence des traits physiologiques: le poète André Van Hasselt, le romancier Charles De Coster et le moraliste Octave Pirmez, sans oublier que, depuis lors, d'autres cérémonies de réparations ont été célébrées, d'autres autels expiatoires ont été élevés, autels sur quoi l'on a placé des statues comme celles de

Weustenraad et d'Edouard Wacken? Mais une chose qui a moins trainé partout, qui a été moins dite, est que le Romantisme français, dont beaucoup de nos vieux amateurs de lettres se défiaient, parce qu'ils en redoutaient les excès, a quand même pénétré dans nos contrées et leur a communiqué quelque chose de son coloris, de ses élans lyriques, de ses envols d'imagination. Il y a pénétré grâce aux trois précurseurs, mais non sans le concours de quelques-uns de leurs confrères moins réputés, tels que Weustenraad, Wacken, Etienne Hénaux, Charles Potvin.

Et remarquez-le : ce n'est pas seulement le Romantisme de France, le latin, qui nous arrive par eux, c'est aussi le germanique. Il y a là une autre chose qui a été moins dite, mais qu'il sied aussi de redire. C'est une chose qui est une idée curieuse, une idée bien représentative du désir qu'avaient nos ancêtres littéraires d'être *des gens de chez eux*. Ils se félicitaient d'être situés au confluent de trois grandes littératures : française, allemande et anglaise. Leur patrie, pouvait de la sorte, bénéficier des inspirations et des lumières qui lui venaient de trois puissants foyers intellectuels. Mais ils portaient plus souvent leurs regards outre-Rhin qu'outre-Manche. L'opinion prédominante était celle qu'exprimait J.-J. Thonissen : « Placé entre l'Allemagne et la France, participant du génie de l'une et de l'autre, la Belgique réunit les conditions désirables pour se créer une littérature propre ».

Vous entendez : « entre l'Allemagne et la France ». Il y a là une idée qui revient fréquemment dans nos livres d'avant 1880 : c'est que notre pays jouerait, s'il voulait, un rôle d'Etat littéraire mixte, ou d'agent de liaison entre elles; c'est qu'à l'intérieur de ses frontières devrait s'effectuer l'alliance ou le croisement des deux Romantismes, français et allemand. En effet, dit-on, la Belgique, terre à la fois de langue latine et de langue germanique, se trouve, par sa dualité ethnographique et esthétique, placée au mieux pour devenir un champ d'action intellectuelle qui formerait comme un point de jonction de deux civilisations. Ce beau rêve de nos ancêtres nous explique le succès de l'esprit flamand dans leurs lettres françaises, ou du *nationalisme néerlandais*, suivant la formule, peut-être impropre, d'un de nos critiques. Quoi qu'on en pense, tels de nos auteurs français de 1850 sont les défenseurs du néerlandisme ou du germanisme, parce qu'ils prétendent donner à leurs œuvres un cachet national, mais ils ne sont pourtant pas les admirateurs de l'étranger dans une acception fâcheuse des termes. Ils ont l'âme belge si même plusieurs d'entre eux ont une ascendance hollandaise : Van Hasselt, Weustenraad, Victor Arnould, Antoine Clesse; ils sont des écrivains de culture et d'expression françaises, si même un Weustenraad et un Van Hasselt possèdent les aptitudes requises pour devenir des littérateurs bilingues et pour laisser à la postérité, s'ils le veulent, un bagage livresque franco-flamand.

Peut-être enfin siérait-il encore de rappeler une quatrième chose..., une chose qu'aurait dite mieux que nous un combattant célèbre qui mourut devant Pavie... C'est que tous les Belges d'alors, qui taquinaient la Muse, n'étaient pas de vieux Belges; c'est qu'ils ont vécu des temps qui s'appelaient des « temps nouveaux »; c'est que certains d'entre eux furent, à leur époque, une *jeunesse nouvelle* et qu'ils auraient même pu déclarer péremptoirement ainsi que devait le faire Max Waller, dénommé par les siens l'organisateur de la victoire de 1880 : « Peruques et crinières; il n'y a que cela en littérature ».

Les inspirations patriotiques, qui étaient alors des inspirations historiques, les ont beaucoup tentés. Elles ne leur ont pas grandement réussi. La plupart d'entre elles ne laissent guère à leurs lecteurs bénévoles et bienveillants d'aujourd'hui qu'une façon de juger et une façon de juger qui est une attitude d'âme plutôt que d'esprit : l'attitude respectueuse qu'on prend devant un beau collectif du passé. A nos yeux de patriotes de 1930, le geste de nos littérateurs nationalistes d'antan conserve une sorte de pieuse beauté, la beauté touchante des vieux portraits de famille, même si l'âge les a pâlis et défraîchis. Souvenons-nous, malgré tout, du nombre extraordinaire de pages qui furent écrites autrefois chez nous pour magnifier la patrie dans ses héros militaires, pour la représenter dans ses infortunes politiques, pour en proclamer hautement les gloires artistiques. Souvenons-nous surtout que c'est de ce mouvement de littérature historique, attachée à la reconstitution des fastes belges, qu'est sorti le chef-d'œuvre de notre roman d'expression française avant 1880 : *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et Lamme Goedzak au pays de Flandres et d'ailleurs*. Il y a là, il y a dans une

réussite comme celle de Charles De Coster, une ample compensation pour cent essais de nationalisme littéraire qui ont avorté ou qui furent simplement honorables.

Mais la littérature d'avant cette date n'est pas faite uniquement de récits, de poèmes et de drames historiques. Elle est également constituée de tableaux de mœurs contemporaines. Ainsi faite, ainsi constituée, elle n'est non plus, dans son ensemble, d'un art supérieur, assurément, mais elle a, comme toute littérature même périmée, une valeur documentaire. N'est-ce pas, pour parler d'une façon générale, n'est-ce pas à ce titre que tant de livres d'observation et de fiction mêlées, de n'importe quel peuple ou quelle époque, méritent une survie, à défaut de la survie que donne cette réalisation artistique qui met les chefs-d'œuvre incontestés de l'intelligence humaine en dehors des prises du temps? Aussi voyez donc les tableaux de mœurs de nos vieux auteurs dont les noms ne nous parviennent plus déjà aujourd'hui que par la voix timide des anthologies scolaires : Grandgagnage, Emile Greyson (nommé en son âge de *Dickens belge*), Eugène Gens, Louis Hymans, Marcellin La Garde, Caroline Gravière, Eugène Van Bemmel, Caroline Popp, Xavier de Reul... Tandis que vous les lirez, le visage de la patrie se dessinera devant vous, sans peut-être toute la coloration qu'ont su lui donner les écrivains récents, mais un visage effectif pourtant et sympathique. C'est, en quelque sorte, à ce compte-là que l'ensemble de la littérature antérieure à 1880 garde encore un certain souffle; nous voulons dire qu'elle en garde suffisamment pour rappeler à la vie, sous nos regards, les générations éteintes. Remarquez-le! Quand elle se fait contense, elle s'intéresse beaucoup aux légendes et aux mœurs locales. Quand elle se fait lyrique, elle est fréquemment échotière : elle célèbre l'événement politique du jour, l'incident menu de la vie « du quartier » ou du milieu familial. Elle tient, suivant les termes de jadis, le *papier journal* de ses impressions et de ses visions. Elle le tient, par exemple, dans le recueil des *Chansons* d'Antoine Clesse, ou dans les *Passe-temps poétiques* et les *Poésies de clocher* d'Adolphe Mathieu. Ainsi, par elle, contense ou lyrique, ainsi grâce à elle, les disparus répètent pour nous leurs cris de joie ou de détresse. Par elle, nous vivons de l'âme de nos ancêtres qui (Verhaeren l'a dit), « ne sont que nous-mêmes dans le passé ». Mais quand bien même nous ne parlerions pas ici en patriotes respectueux, en parents qui ont des souvenirs, quand bien même nous n'aurions pas l'émotion qu'on éprouve toujours en remuant des papiers d'ascendants, quand bien même nous devrions pratiquer la froide impartialité de l'histoire, devant les faits, l'obligation s'imposerait à nous de rendre hommage à des efforts qui furent généreux et nombreux, comme à dire aussi que 1880 ne s'explique pas sans 1870 ou que, dix ans avant 1880, le *passé* des lettres belges était gros de l'*avenir*.

\* \* \*

L'avenir qui va s'appeler la Jeune Belgique n'aura pas des explosions de nationalisme délirant. Elle refusera de s'écrier avec Adolphe Mathieu dans son poème de 1845, la *Bataille des éperons* :

*Debout Ambiorix, Charlemagne, debout!  
Debout, vous qu'applaudit une foule idolâtre;  
Van den Meulen, debout! Debout Roland de Latre,  
Grétry que pleure encore le sol des Eburons!  
Vous, de votre guirlande ô les plus beaux fleurons,  
Van Dyck, Jordaens, Rubens, trinité du génie,  
Rois du pinceau savant et rois de l'harmonie!  
Vous qu'ont éternisés des travaux immortels  
Et pour qui le présent n'a pas assez d'auteurs.  
De l'Escluse, Spiegel, Vésale, Dodoné...  
Au champ fécond des arts retrouvons leurs sentiers!  
Qu'un noble entraînement de l'avenir s'empare  
Et que l'Europe un jour avec orgueil compare,  
A travers les splendeurs dont leur nimbe a relui,  
Les Belges d'autrefois aux Belges d'aujourd'hui!*

Si, par conséquent, la continuité n'apparaît pas nette entre les deux périodes de notre littérature aujourd'hui centenaire ou doublement jubilaire, si même la Jeune Belgique sauf le respect qu'elle a manifesté envers les trois grands précurseurs, s'est montrée très sévère dans ses jugements sur la « Vieille Belgique », si donc en 1880, à l'heure du grand Risorgimento ou de la grande Réforme elle était en défiance vis-à-vis du lyrisme *Debout les morts*, elle n'en avait pas moins le souci de « tresser pour la patrie » la couronne littéraire qui manquait à sa parure. Ainsi disait l'un

des écrivains qui ont fait le renouveau, Iwan Gilkin, mais il disait ainsi en 1909 à Louvain tandis qu'il rappelait ses débuts devant un public d'étudiants. Ce renouveau fut nationaliste à sa manière. Il fut très peu dans la préoccupation de 1840 et de 1850, qui était la préoccupation de prendre surtout ses sujets dans le terroir belge. Les renaissances de 1880 songeaient essentiellement à créer une littérature qui serait belge, non point parce qu'elle traiterait des thèmes puisés dans l'inspiration nationale, mais parce qu'elle serait elle-même, parce qu'elle serait originale, parce qu'elle aurait une physionomie assez artistique pour qu'elle fût distincte et reconnaissable dans l'ensemble de la vie intellectuelle française. Cette littérature devait être à leur gré, un bien propre, un bien national, uniquement parce qu'elle serait belle, et parce qu'elle ne serait pas un pastiche ou un pâle reflet de celle de Paris. Déjà en 1869, dans son livre *Nos Flamands*, Camille Lemonnier, le précurseur ou le préparateur vraiment direct du mouvement de 1880, avait protesté contre les « légèretés françaises ». Déjà il avait dit : « La pire annexion n'est pas celle d'un coin de terre, c'est celle des esprits. Nous-mêmes ou périr ! » Il tenait là des propos qu'on pouvait interpréter comme un programme nationaliste dans le sens où devait l'entendre la revue *La Jeune Belgique* qui déclarait en effet, à son public éventuel, dans l'article-programme de son premier numéro : « Que les jeunes montrent qu'il y a une Jeune Belgique comme il y a une Jeune France, et qu'avec nous ils prennent pour devise : Soyons nous ! »

Mais au moment où retentit le *Soyons nous !* il semble qu'on assiste au triomphe définitif de cette idée essentielle : que l'existence d'un pays n'est pas complète sans ce complément ou ce couronnement qu'on nomme les belles-lettres, cette idée qu'un pays ne vit d'une vie totale que, lorsque s'étant affirmé politiquement, il s'affirme littérairement. Il semble aussi que la Belgique qui a connu cinquante années de paix et de liberté, a désormais cessé d'être, suivant le cliché cruel, le champ de bataille de l'Europe. Elle n'est plus, elle ne paraît plus devoir être en proie à cette terrible appréhension qui fut si souvent celle du passé : l'appréhension des calamités extérieures, d'une invasion toujours possible. Le moment est particulièrement favorable à l'épanouissement de cette conscience littéraire qui est née de la conscience nationale, mais, assurément, cette conscience littéraire ne se serait pas épanouie, elle ne se serait pas extériorisée sans les jeunes combattants de 1880 qui furent ceux qui ont voulu. Oui, je le répète, ceux qui ont voulu, car s'il est permis d'expliquer la genèse de bien des faits en littérature par la théorie tainienne qui prête l'action qu'on sait aux circonstances extérieures, aux grandes pressions environnantes de race, de milieu et de temps, une autre explication vaut mieux peut-être : c'est celle qui démontre que les changements d'ordre esthétique se produisent avant tout par l'intervention de ces écrivains qui veulent qu'il y ait des changements et qui sont assez forts et assez originaux pour les déterminer. Le philosophe l'a dit : « L'homme se pose en s'opposant ». On connaît les hommes qui, chez nous, se sont posés en s'opposant.

\* \* \*

Mon éminent, mon éloquent confrère, M. Jules Destrée, va vous rappeler comme ils ont constitué la Jeune Belgique, et peut-être vous dire qu'une caractéristique du renouveau intellectuel fut l'abondance des revues et le rassemblement des littératures autour d'elles. Volontiers ces revues se décorèrent de titres aux sonorités joyeuses ou belliqueuses : *La Jeune Revue*, premier titre de la *Jeune Belgique*, *L'Art Moderne*, *La Revue Moderne*, *La Société Moderne*, *La Wallonie*, *Floral*, *Le Réveil*, *Durandal*, *La Lutte*, *Le Coq rouge*... Elles, et combien d'autres partent pleines d'entrain vers des pays de gloire, mais toutes n'en reviennent pas :

*O combien de marins, combien de capitaines,  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans un morne horizon se sont évanouis !...*

Mais il en est des revues comme des vaisseaux : elles disparaissent en laissant un sillon. Certes, le sillon n'est perceptible qu'un instant, mais il fut. Les revues belges qui, jadis, virent le jour et qui maintenant ont disparu, peuvent avoir été éphémères : il n'importe ! Au moins elles ont existé ; comme les durables, elles ont sonné le ralliement des forces jeunes et fraîches, elles ont combattu un combat qui fut vivant. Cependant, plus le mouvement s'élargit ou s'amplifie, plus il se prolonge, moins les groupements sont com-

plets. N'est-ce pas dire que tout ce nouveau-monde des lettres n'a pas vécu dans une complète harmonie ? Les livres revues ne sont pas toujours des tribunes libres. Aussi, quelquefois, le public belge assista, sans qu'il le voulût, à la tragédie des frères ennemis. Devant lui, des coups de plume et de langue furent échangés, des discussions et des scissions éclatèrent à propos du Naturalisme, du Parnasse, de l'Art social, du Symbolisme, du vers libre, et d'autres points d'esthétique. C'est que les Jeunes-Belgique prétendaient n'être pas une école, une génération. Ils déclaraient n'avoir pas de programme fixe, si ce n'est un large éclectisme : « Dans notre république littéraire, écrivait M. Valère Gille en septembre 1891, on voit vivre côte à côte sur le terrain de l'art, des chrétiens sincères et de parfaits libres penseurs, des adeptes de telle ou telle philosophie ou d'irréprochables sceptiques qui demanderaient volontiers si le mot philosophie s'écrit avec deux f ». C'est lui encore qui disait plus tard : « Le groupement des écrivains de cette époque n'est pas dû à une communion d'idées et de sentiments, à une sensibilité artistique unique... A part la lutte en commun, chacun travailla à sa guise, choisit sa voie, eut sa personnalité distincte ».

L'indifférence à l'endroit de l'orthographe du mot philosophie n'a pourtant pas été générale. Nous croyons connaître des Belges qui l'ont écrit de façon exacte, et qui, plus que d'autres, ont réfléchi qu'au-dessous des choses il y a des âmes, qu'au-dessus des villes et des champs, il y a des pensées, qu'il y a la vie supérieure de l'esprit belge. Cette vie, tous ne l'ont pas entendue de même façon. Tels l'ont faite synonyme de croyance religieuse. D'autres, peut-être sceptiques néanmoins, ont dédaigné le réalisme qui marque d'une couleur à la fois blessante pour les yeux et pour la conscience, certaines pages de la littérature renaissante. Ils ont cru devoir regretter que cette littérature renaissante n'ait pas un peu plus de ce que le noble moraliste Octave Pirmez appelait le *Commerce de l'âme avec l'infini*. Ainsi l'union ne pouvait continuer de régner parmi les ouvriers de la première heure, pas plus qu'elle n'existe parmi ceux de la dernière. La division devait inéluctablement se faire sur des questions d'esthétique. D'ailleurs (faut-il l'ajouter avec l'ingénuité d'observation qu'aurait un simple collégien ?) la Belgique littéraire, depuis 1880, a eu tout le temps de connaître diverses atmosphères, différents moments ou plusieurs courants.

Mais si certains principes esthétiques devinrent inévitablement des principes de désunion ou des causes de discordance, l'entente se réalisait ou se rétablissait dans ce principe prédominant : le désir d'orner le sol belge d'une abondante floraison d'œuvres, le désir de l'illuminer des rayonnantes splendeurs de la beauté. Dans ce rayonnement, dans ces splendeurs réside le progrès suprême, la grande victoire de 1880 ou de la deuxième période. La génération nouvelle eut un sentiment de l'art qui a fait de l'ensemble de ses productions une littérature nouvelle. Le souci s'affirmait impérieusement chez elle de se distinguer par une forme qui eût du caractère, par une forme qui, en somme, ne fût plus le style incolore ou atone de tant d'écrivains de la vieille Belgique. Ainsi, les écrivains nouveaux pouvaient parler le langage du contemporain de Ronsard de Jacques Pelletier du Mans : « Les Muses sont à présent chez nous ».

Mais vous le savez, à la base de leur heureuse activité, il y a ce noble vouloir si curieusement accusé, cette volonté supérieure qui est la volonté d'être quelque chose et j'ajouterais volontiers : l'audace de l'être. « Nous-mêmes ou périr » s'écriaient-ils en répondant à l'appel de Lemonnier. Ils ont cru en eux-mêmes ! Ils ont eu la foi et ils n'ont pas eu la crainte du qu'en dira-t-on. C'est là personne ne l'ignore le commencement de la sagesse ou l'un de ses commencements les meilleurs quand on rêve d'atteindre les hauts sommets littéraires. Il y faut des attitudes et des parti-pris. On voit d'ailleurs aisément, lorsqu'on lit les premières œuvres de la Belgique renouée, qu'elle a surgi dans une atmosphère de lutte et d'agression, ou d'opposition au milieu qui l'entoure. L'un de ses historiens note que ses « volumes » de début « sentaient un peu le combat », que c'étaient des « œuvres outrancières et volontairement excessives », des « livres à tapage, destinés à forcer l'attention d'un public réfractaire », tels « les *Flamands* de Verhaeren, le *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, la *Vie Bête* de Max Waller, et le *Scribe* d'Albert Giraud, livres qui exagéraient à dessein les tendances de la nouvelle génération (1) ». C'est un peu le résultat de cette fanfaronnade, de cette crânerie qui partout, dans tous les pays et dans tous les âges, à chaque tournant de lettres, fut une sorte d'adjuvant indispensable pour les brillantes réussites. Jamais non plus les

(1) Oscar Thierry.

novateurs de n'importe quelle époque n'ont jugé superflu d'avoir quelque mépris à l'endroit de la classe sociale qui puait si fort au nez de Gustave Flaubert. Ceux de 1880 en Belgique n'ont pas voulu faire exception à la règle, encore qu'ils eussent des raisons de dédaigner et de s'irriter... autrement que par respect de la tradition.

Quoi qu'il en soit, louons-les d'avoir eu l'audace et la foi, louons-les de s'être jetés tout entiers dans la littérature, mais sans prétendre devenir des professionnels de l'art d'écrire. Seulement, ils ont pratiqué l'art d'écrire en y allant de toute leur âme, de tout leur être pensant et sentant. Ils ont mis dans leurs livres tout ce qu'ils avaient de vie émotive. La littérature, sans faire d'eux des *scribes*, n'a plus été pour eux le simple divertissement d'amateurs qu'elle était pour beaucoup de leurs ancêtres de 1840 et de 1850, le jeu du soir, l'exercice de distraction auquel on se livre après la besogne journalière, le violon d'Ingres.

\* \* \*

Elle n'a pas été non plus « patriotarde et cocardière ». Elle a même affecté de ne pas l'être, ou plutôt, de ne pas traiter, par nationalisme, des sujets nationaux. L'attitude qu'elle prend alors tient au principe esthétique suprême qui la dirige et qui est le principe de toutes les nations intellectuelles où se sont créées de choses durables : la *manière* importe peu, la *manière* est tout ou presque tout. Elle devait être tout ou presque tout dans un monde jeune d'écrivains chez qui le culte et le sentiment de l'art avaient passé au premier plan.

Mais si ce monde s'abstint d'être *cantatiste* et s'il n'a pas cultivé les prosopopées évocatrices disant comme le *saint bardit* de Jules Alvassart en 1848 : *Levez-vous, Treviriens, Ménapiens, Eburons!*, nous l'avons pourtant rencontré, je l'ai déjà rappelé, à la cérémonie officielle du 6 juillet 1910, présidée par Albert I<sup>er</sup>. Il se trouvait même-là, suivant le style protocolaire, abondamment et brillamment représenté! Mais c'est qu'autour de son Roi, la littérature se sentait nationale parce qu'elle se sentait une grande chose aux yeux de la nation. Elle était fière d'elle-même parce qu'elle se sentait une *fierté nouvelle*, qui, si j'ose ainsi parler s'ajoutait à toutes les autres fiertés — scientifiques, économiques, industrielles — dont la patrie avait le droit de se réclamer.

La cérémonie, je l'ai également rappelé, eut lieu en une *heure heureuse*. Le souvenir de cette heure a été effacé longtemps... effacé pendant quatre années tragiques. Mais les visions sereines sont revenues. L'activité littéraire, qui avait été si intense de 1880 à 1914 et qui fut arrêtée ou plutôt ralentie de 1914 à 1918, n'a pas tardé à reprendre — intensément encore — lorsque l'épouvantable tourmente a été dissipée. Elle a reçu une sorte de reconnaissance et de consécration officielle dans la création, par le Souverain glorieusement régnant, d'une *Académie royale de langue et de littérature françaises*, le 19 août 1920. C'est surtout en pensant au merveilleux renouveau qui s'est produit depuis 1880 que deux critiques d'origine française ont pu écrire : « De toutes les littératures que la langue française possède hors de France, la littérature belge est, sans contredit, la plus riche et la plus originale »

\* \* \*

Ainsi se trouve résolu pratiquement chez nous le problème de l'autonomie littéraire qui s'est posé dès le lendemain de la Révolution de 1830. Il ne l'est que relativement, ainsi que s'exprimerait peut-être un regratteur de mots et de syllabes. L'étranger, qui ne serait pas un pédant, nous ferait évidemment remarquer qu'il ne peut s'agir, bien entendu, d'une indépendance réelle. Ainsi l'ensemble des productions nées sur notre sol depuis le renouveau de 1880 (quelle qu'en soit la haute signification esthétique) n'est pas assez coordonnée ou bien assez unitaire, il n'offre pas des qualités assez particularistes ou différentielles pour qu'on soit en droit d'y voir une littérature spéciale. A ce compte-là, il existerait, comme on l'a fait souvent observer, des littératures suisse, normande, dauphinoise, canadienne... bref autant de littératures indépendantes qu'il y a d'activités littéraires collectives, qui, dans des régions déterminées, ont pour organe la langue française et qui se servent d'elle en y mettant un accent de terroir plus ou moins original. Mais, prenons-y garde, l'accent de terroir a sa valeur et, si les circonstances me le permettaient, ou ne m'imposaient pas de parcourir cent années de littérature en moins de cinquante minutes,

je ne manquerais pas de montrer comment, par son accent, le pays belge a *nationalisé* les grandes inspirations directrices de la France contemporaine, comment — et c'est là l'essentiel! — il a traité à sa manière (je souligne) et marqué de son empreinte les esthétiques françaises dites naturaliste, parnassienne et symboliste. Ainsi a-t-il fourni sa glorieuse quote-part à un vaste royaume de lettres... De ce royaume, il est devenu le *fief royal*! Pour employer un langage moins nuageux ou moins pompeux, le langage d'un bilan, il a développé à plein dans le roman, dans le roman français, tout son *génie* ou tout son tempérament propre, toutes ses tendances particulières ou natives. Il a contribué, et combien largement!, à l'efflorescence ou plutôt au rajeunissement du lyrisme français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La pratique du théâtre lui a moins réussi. On le sait : envisagé dans l'ensemble de ses productions et comparé aux autres formes d'art, le répertoire dramatique belge ne les atteint pas. Souvent l'on a recherché les causes de sa faiblesse, et, à cet effet, on l'a mis en regard du répertoire parisien. Mais quelle que soit la pertinence des explications ou des circonstances atténuantes présentées dans le début, il semble bien que l'apanage exclusif des écrivains de naissance française puisqu'il y a des Belges qui se l'assimilent au point qu'on les croit nés sur les bords de la Seine ou de la Loire. Ainsi Emile Hennequin, Henri Kistemaekers, Francis de Croisset. Au surplus, à ne considérer les Belges que chez eux ou livrés à eux-mêmes, on en découvre assez pour remplir toutes les rubriques d'une littérature dramatique complète : comédie de mœurs, comédie d'intrigue, drame en vers, théâtre psychologique, théâtre social, théâtre symboliste. Qui dit théâtre symboliste dit une œuvre illustre entre toutes. Il dit l'œuvre, si curieusement originale, de Maeterlinck, il dit une œuvre qui, devant l'avenir, apparaîtra ornant d'une décoration aussi somptueuse que spéciale notre scène contemporaine.

A cette œuvre s'associe, dans une renommée universelle, l'œuvre d'Emile Verhaeren. D'autres noms ont franchi nos frontières : Lemonnier, Rodenbach, Van Lerberghe, Giraud. Qu'on veuille bien y réfléchir! Leurs devanciers de 1830 à 1880, nos écrivains de la première période, et même nos meilleurs, n'étaient que des *suiveurs* ou des répliques des Français; ils l'étaient même quand ils s'appelaient Van Hasselt, De Coster et Pirmez. Ils ne faisaient que bien ce qui était mieux fait en France par un Hugo, un Flaubert, un Amiel ou un Taine. Après 1880, il nous arrive des Belges, au moins trois, Rodenbach, Verhaeren et Maeterlinck, qui sont des directeurs d'intelligences littéraires et par conséquent des écrivains *suivis* au pays de Balzac et de Baudelaire : ils trouvent, dans ce pays, des fervents de leurs idées et des imitateurs de leurs procédés d'art.

Sans doute il y eut, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, des écrivains dits de *chez nous* qui eurent une influence au dehors : Froissart, Commynes, Lemaire de Belges, Marnix de Sainte-Aldegonde, le prince de Ligne, mais ce n'est pas, ou c'est à peine en tant que Belges. Nos écrivains d'aujourd'hui sont essentiellement des Belges et c'est parce qu'ils ont une physionomie personnelle qu'ils ont une influence. Je ne l'ignore pas : cette physionomie, ils l'ont bien un peu cherchée. Notre littérature contemporaine s'est bien un peu appliquée à se distinguer. Mais elle le devait d'ailleurs. Elle devait se distinguer de celle du dehors et en même temps elle devait se faire remarquer chez elle. C'est pour ne pas ressembler, comme une faible cadette, à celle de Paris, qu'elle s'est donnée l'originalité spéciale, mais savoureuse, des œuvres de Lemonnier, Verhaeren, Rodenbach, Maeterlinck, Eekhoud, Demolder, Gilkin, Giraud, Van Lerberghe (je ne cite que des disparus et un vivant qui est un absent). C'est pour ne pas être banale comme celle de Bruxelles en 1860 qu'elle sera, par exemple, baudelaïrienne plus que ne le sont les *Fleurs du mal*. Néanmoins, il y a un phénomène frappant : c'est que la Belgique devient précisément la plus autonome à partir de l'époque où ses relations avec la France deviennent le plus fréquentes. Malgré le souci qui l'anime d'être une nation littéraire, d'avoir sa physionomie propre et de se soustraire à cet excès d'influence française qu'en certains milieux on dénomme fransquillonisme, jamais elle n'a songé à rompre ses relations esthétiques avec la grande voisine; jamais, peut-être, elle ne l'a plus admirée et mieux comprise que de nos jours.

Mais proclamons-le bien haut : à cette grande voisine, elle a, en quelque sorte, apporté un peu d'air du dehors, de l'air du nord, de l'air vivifiant. Elle a enrichi son fastueux musée d'art d'un tableau qui gardera son prix : c'est le tableau de la Belgique peinte

par elle-même, et sur place, sans rien qui sente le *chic*. Elle l'a enrichi parce qu'elle a pensé comme Rembrandt Van Ryn s'adressant au peintre Hoogstraten dans la *Route d'émeraude* d'Eugène De Molder : « Dans ta patrie tu rencontreras tant de beautés que ta vie serait trop courte pour les comprendre et les exprimer ». En d'autres mots, elle a créé un ensemble d'œuvres qui constituent pour elle-même une parure et qui en sont une aussi pour le glorieux pays dont elle a si souvent partagé les aspirations et les destinées intellectuelles. Et cela s'est fait, disons-le non moins haut, depuis 1880. Encore une fois, on voit ainsi la différence essentielle entre les deux cinquantenaires.

L'honneur est grand certes pour elle (et il est grand en raison de la difficulté qui était à vaincre), l'honneur de se faire entendre à côté d'un grand pays, de faire entendre ses chants littéraires, de les rendre reconnaissables à l'audition sur cet instrument qui n'est pas essentiellement nôtre, mais dont vous connaissez le radiex passé, sur cet instrument de la langue française que les doigts de tant d'artistes souverains ont parcourus depuis dix siècles, et dont ils ont tiré tant d'airs merveilleux. Mais si c'est le moment de revendiquer et de magnifier nos titres d'éminente collaboration dans un concert qui, depuis des siècles, enchante les oreilles humaines, c'est aussi celui de déclarer, dans un élan de gratitude, que la culture française nous a fait participer aux bienfaits de l'une des plus brillantes civilisations que le monde ait connues, l'une des civilisations les plus anciennes, le plus solidement établies et les mieux éprouvées, une civilisation qui a recueilli tout ce que l'Antiquité profane avait de beau et qui y a joint tout ce que le christianisme, venu depuis, a créé d'humain et d'élevé. Pourtant, il faut se garder ici de parler d'un impérialisme intellectuel qui s'exercerait du dehors à notre égard. C'est plutôt d'un programme commun à réaliser qu'il s'agit, à réaliser dans des compréhensions et des expressions intellectuelles qui nous sont propres. Rien d'ailleurs ne frappe plus les sens du Français qui nous observe, et rien ne lui plaît davantage, que la *part de l'héritité flamande* (ainsi que nous l'avons habitué à dire) dans les livres de nos écrivains d'ascendance flamande et d'écriture française. Mais, affirmons-le aussi, ce genre d'écriture a permis à notre pays de fournir un appoint essentiel au trésor de l'esprit européen. Si nos maîtres, qui sont *suivis* au dehors, appartiennent à la grande pensée contemporaine, c'est parce qu'ils ont contribué à la former.

Voilà peut-être de bien grands mots pour une muse qui, dans les premiers jours où elle essayait ses chants, nous est apparue avec des grâces un peu campagnardes. Je crois en effet que je l'ai ainsi représentée il y a quelques instants. Mais cette muse a fini par acquérir des grâces spéciales. Peut-être que Paris la contemple encore d'un peu loin ou d'un peu haut. Mais il s'empêcherait difficilement de concéder comme dans le vers célèbre de Gresset :

*Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.*

Peut-être que, de son côté, la jeune provinciale aurait le droit de regarder fièrement Paris dans ses pompes et dans ses œuvres, et de lui dire, avec l'accent d'un jeune premier d'une des tragédies les plus fameuses qu'il ait acclamées, avec l'accent d'un Cid s'adressant à son père :

*Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.*

Soyons fiers, mais restons modestes... et modestes avec le sourire! Gardons-le pour ne pas provoquer celui des autres! Tous les biens sont périssables, dit la sagesse des nations. Ils ne le sont cependant pas tous dans les lettres. Néanmoins chez elles, *les morts qui parlent*, et qui parlent longtemps sont rares. Ils sont rares, en effet, les hommes du passé qui circulent encore parmi nous! Que d'écrivains qui eurent un talent aimable, facile, conquérant, ont cessé d'être lus et dorment dans les bibliothèques, sous une couverture qui est de poussière! C'est la vie, dirait le plaisantin... La Belgique, qui est portée aux méditations sérieuses, se console en pensant que le grand XIX<sup>e</sup> siècle de France n'a pas laissé à lire à la postérité tous les livres qu'il a écrits...

Mais, si je ne m'abuse, vous n'assistez pas, Mesdames et Messieurs, à une reddition de comptes devant les âges à venir. Vous n'assistez pas non plus à une distribution de prix ni à une remise de décorations pour services rendus au pays. Ainsi s'explique ma discrétion dans mes hommages rendus aux vivants, des hommages qui ne sont que collectifs. D'ailleurs entre « nous autres gens d'étude » comme parlait Gros-René de Molière, on se comprend,

ou l'on s'entend à demi-mot. Il me faut bien, dans cette revue rapide qu'est un discours de centenaire, éviter les énumérations parce qu'elles se terminent fatalement par des *et cetera* qui presque toujours ont de fâcheuses résonances parmi les hommes assemblés et qui ne satisfont guère que l'énumérateur. Et puis, en matière de littérature et surtout de littérature contemporaine, nous sommes un peu tous comme cette princesse Palatine qui disait en France dans son français exotique : *Chacun a son petit religion à part soi*. Chacun a ses dieux et se fait son anthologie, mais il nous suffit d'observer que nous possédons assez de bons auteurs et même des auteurs classiques pour former beaucoup d'anthologies. Au surplus, puisqu'ici nous avons la prétention de nous entendre à demi-mot, nous serons facilement d'accord pour reconnaître que beaucoup de nos écrivains, classiques ou non, ont accompli un splendide effort d'art. D'où qu'ils vissent, ils sont allés, porteurs d'offrandes, vers le même temple. Ils y sont allés dans la pensée que la *Beauté*, qui en était la prêtresse, avait plusieurs autels et qu'elle agréait tous les hommages et tous les présents qu'on dépose à ses pieds.

\* \* \*

Tandis que d'autres grands Belges, ainsi nos grands historiens, nos grands savants, éveillaient leur pays à l'une des plus pures joies humaines, la joie de connaître, nos écrivains l'éveillaient donc à la joie de rêver. L'emprise ou la prouesse est glorieuse, et elle l'est d'autant plus qu'elle s'est opérée dans un pays auquel on voudrait bien ne pas faire la moindre peine d'amour-propre en l'année du Centenaire, mais auquel on s'interdirait malaisément de reprocher de n'avoir pas toujours eu, autant que son voisin du Midi, dans le sang et dans les moelles, le culte du verbe. Non, il n'a pas toujours eu, autant que la France, le culte des vocables ailés, caressants et sonores, le goût de la musique des mots, le souci des triomphes de l'esprit, bref la persuasion que le bonheur de vivre peut résider, partiellement, dans la jouissance d'entendre une parole bien dite, de lire une parole bien écrite. Chez lui, ainsi que le remarque Emile Verhaeren, « l'art n'est point considéré comme une des hautes raisons d'être de la vie ». Peut-être convient-il d'ajouter, à sa décharge, qu'il n'a point, comme la France, une longue tradition littéraire, une glorieuse continuité de chefs-d'œuvre ou d'œuvres remarquables pour lui insuffler l'orgueil du passé et la joie du verbe? Et c'est ce que notait également Verhaeren : « Il n'y a point de guirlande tressée aux murs de l'histoire. Seulement, de temps en temps, surgissent des trophées ».

Mais la guirlande se tresse aujourd'hui. Les lettres belges s'affirment maintenant comme ce témoignage puissant que sont les lettres de partout. Celles-ci ne sont-elles pas (je veux dire : les lettres de partout), une des formes essentielles de la vie collective, un des plus riches *Musées de souvenirs* que les peuples puissent laisser d'eux-mêmes? Vous le savez : sur combien de points ne forment-elles le complément documentaire le plus précieux de l'histoire? N'est-ce pas la littérature qui nous révèle au mieux les infiniment petits de la vie des hommes, les aspects changeants, passagers, fuyants de leur existence pensante et sensible, leurs *mentalités* ainsi qu'on dit volontiers de nos jours, leurs innombrables mentalités, avec le quelque chose de subtil, de flou, de perpétuellement vibrant et mouvementé dont elles sont faites? N'est-ce pas elle, la littérature, qui consigne dans ses livres tous les éléments intellectuels qui se nomment les *impondérables* et qui ne sauraient entrer ou être fixés dans un traité historique, si léger, si délicat, si précis de touche soit-il? Le mémorialiste, évoquant le spectacle dont il a été le témoin, ne fait guère que raconter ou signaler cessentiments que le littérateur éprouve, ces sentiments que le littérateur vit, ou bien voit vivre et s'animer autour de lui? N'oserait-on pas ajouter enfin que si le littérateur est un « écho sonore », d'après une définition célèbre, le mémorialiste n'est qu'un appareil enregistreur des sonorités ou des bruits de la vie; que si le poète, qui s'émeut, s'analyse et chante, est l'acteur qui joue la *comédie humaine*, le mémorialiste ne saurait être que le courriériste théâtral qui rédige le compte rendu de la pièce?

Mais la littérature, prise en soi, n'aurait pas toute sa haute signification pour bien des esprits, si elle n'avait que cette double utilité de rallumer devant nous les « sentiments éteints » des peuples ou de nous donner le tableau de leurs activités familiales ou sociales. Elle a été inventée pour être autre chose. Elle a été inventée pour être de la beauté tout simplement, ou, selon le

mot du poète anglais, de la joie pour toujours. Le résultat peut ne pas être apparent et palpable comme une terre conquise au loin, deux kilomètres récemment construits de quais maritimes, dix nouveaux charbonnages, cent usines soudainement surgies du sol. Mais il est pourtant, bien qu'on le célèbre dans une fête du Centenaire sans la chamarrure des uniformes et des costumes officiels, sans la somptuosité des draperies d'éclat, sans le claquement altier ou le vol soyeux des étendards glorieux, sans la sonnerie retentissante des clairons de victoire. A nos auditeurs, à nos spectateurs, force nous est de demander des yeux de voyants, des yeux qui devinent, des yeux qui sentent cet impalpable — la beauté — cet impalpable qui est pourtant une réalité vivante et splendide. Notre appel revient à dire en somme : pour qu'un peuple soit admis à faire partie de la grande famille dont notre vieil écrivain Weustenraad admirait la brillante vitalité, pour que ce peuple puisse verser « au foyer commun son contingent de lumières », selon les termes du même Belge, il faut que des esprits l'élèvent au-dessus de la judiciaire ou du degré de culture de ce rustaud qui regardait un jour Théodore Rousseau (ce Rousseau qui n'était pas douanier et qui n'était qu'un vrai peintre) mettre sur sa toile un chêne qu'il avait devant lui. L'artiste complaisant, ayant indiqué au paysan, curieux et intrigué, l'arbre qu'il peignait, l'autre s'écria : « Mais, Monsieur, ce chêne, à quoi bon le peindre, puisqu'il est tout fait ? Qu'y veut-on ? Il y a des hommes, et il y en a même beaucoup, qui aiment qu'on leur refasse artistiquement les choses qui sont déjà toutes faites ! Bien plus, souvent ils les comprennent mieux ainsi refaites, et les artistes sont même pour eux des éducateurs, ou les éveilleurs des idées et des sensations qui dormaient peut-être à l'état informe dans quelque coin obscur de leur cerveau. Ainsi s'opère un lumineux épanouissement de l'esprit chez ceux qui aiment et goûtent les lettres : ils voient mieux la vie à travers certaines interprétations que leur en fournissent les livres, et, en la voyant mieux, ils la savourent davantage.

Ces plaisirs spéculatifs sont sans doute le luxe de table, le papier décoratif dont à la rigueur le home pourrait se passer. Mais que serait le home sans eux ? Qu'est donc un pays sans lettres ? Alexandre Dumas père nous le disait très bien en 1862, lui qui, dix ans plus tôt, s'était mêlé au monde des proscrits français du Deux-Décembre, en qualité de proscrit volontaire, et qui même s'était donné le temps de nous observer et de supper nos chances de réussite dans la vie intellectuelle : « Que la Belgique y fasse attention ; un peuple peut exister numériquement et politiquement sans littérature, témoin la Russie ; mais il n'existe qu'à l'état de masse inerte jetée dans la balance des équilibres, et il ne vaut juste que son poids. Athènes n'était qu'un point de la Grèce ; deux mille ans se sont passés, et aux regards du monde aujourd'hui, la Grèce tout entière, c'est Athènes ».

Dumas le disait en pensant à nous. Musset a parlé en pensant à tous les peuples dans ses vers triomphants :

*Comme dans une lampe une flamme fidèle,  
Au fond du Parthénon le marbre inhabité  
Garde de Phidias la mémoire éternelle,  
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,  
Sourit encor, debout dans sa divinité,  
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.*

Et Leconte de Lisle lui fait brillamment écho lorsqu'il écrit dans un langage qui pourrait être moins purement païen, et qui veut prouver que la beauté n'est pas une illusion de nos sens, mais une réalité substantielle :

*Elle seule survit, immuable, éternelle !  
La mort peut disperser les univers tremblants,  
Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,  
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.*

Georges DOUTREPONT,

Professeur à l'Université de Louvain,  
Membre de l'Académie Royale de langue  
et de littérature françaises.

## L'identification des œuvres d'art

Au Congrès international de l'histoire de l'art, qui s'est tenu récemment à Bruxelles, de très nombreuses communications ont été consacrées à la question particulièrement intéressante de l'identification des œuvres d'art au moyen des procédés que la science moderne a mis à notre disposition.

Ces procédés sont d'ordres divers. Il y a l'analyse chimique des pigments, l'examen des tableaux par les rayons X, la simple photographie par transparence.

Suivant qu'il s'agit d'établir l'ancienneté d'un tableau, l'existence de repeints, ou le camouflage d'une œuvre par une autre, ces procédés trouvent tour à tour leur emploi.

L'analyse des pigments suppose la connaissance des matières colorantes employées par les maîtres anciens. Par des prélèvements opérés sur des tableaux dont l'authenticité n'est pas contestée, l'expert chimiste peut arriver à cette connaissance.

Il lui est loisible par suite, en se basant sur le résultat de ses analyses, de déterminer l'ancienneté relative d'un tableau, et de conclure par exemple à l'existence d'un faux, à condition que ce faux soit de provenance récente.

S'il ne s'agit que d'une copie, exécutée du vivant de l'artiste, ou à une date assez rapprochée du moment où il travaillait, ce mode d'investigation est évidemment sans emploi.

Tel quel, et dans les limites que nous venons de tracer, il reste néanmoins très intéressant, et sa mise en pratique régulière est de nature à restreindre dans une mesure appréciable, le champ ouvert au commerce fructueux des faussaires.

L'utilisation des rayons X a pour objet de dénoncer l'existence de repeints ou de découvrir sous l'œuvre actuelle une œuvre antérieure.

C'est ainsi que dans la communication très vivante qu'il a présentée au Congrès, le Dr Paul Ganz, professeur à l'Université de Bâle, a fait passer sous les yeux de ses auditeurs, les clichés successifs qui lui ont permis de conclure à l'authenticité de quatre portraits attribués à Hans Holbein le Jeune, mais dont la facture ne ressemblait que de loin à celle du maître, pour la simple raison qu'ils avaient été surchargés et dénaturés par de nombreux repeints.

Dénoncés par les rayons X, qui découvraient sous eux, l'existence de traits et de masses différentes, ces repeints enlevés avaient fait apparaître au jour, dans toute sa beauté et sa fraîcheur, l'œuvre originale.

C'est ainsi encore que, récemment, dans une expérience poursuivie au Musée ancien, par M. Léo van Puyvelde, une œuvre ancienne de grande valeur a pu être dégagée de sous une autre bien inférieure qui la couvrait.

Ce sont là de belles réussites, et qui sont de nature à nous faire espérer la mise au jour de trésors enfouis, dont seule nous sépare une mince couche de couleur.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'emploi de cette méthode d'investigation promet des succès à tout coup. Elle pourrait même, si l'on en usait sans précaution, exposer à certaines mésaventures.

Un cliché radiographique est un document assez peu lisible, et qui, même pour les experts, se déchiffre non sans peine. Ce n'est pas tout de découvrir qu'il se cache quelque chose sous ce que l'on voit. Il faut encore que ce quelque chose vaille la peine qu'on le dévoile.

Quand l'œuvre expertisée est franchement douteuse et de

médiocre intérêt, on ne risque rien à l'effacer dans l'espoir de trouver mieux.

De même, lorsqu'un examen superficiel à l'œil nu permet, comme dans le cas des portraits d'Holbein cités plus haut, — il n'y avait de repeints qu'en certaines parties — de voir affleurer l'œuvre originale, il est relativement aisé de marcher de l'avant, surtout si l'expert scientifique se double d'un expert à la mode ancienne, c'est-à-dire d'un connaisseur, ce qui était le cas précisément pour le Dr Ganz.

Mais combien d'autres cas faciles à imaginer, où l'expert se trouvera bien embarrassé de mener jusqu'au bout une découverte dont l'emploi des rayons X lui aura fourni les premiers éléments.

S'il s'agit d'une œuvre peinte sur toile, il pourra trouver encore un complément d'information dans l'emploi de la photographie par transparence. Celle-ci, qui se pratique en éclairant fortement l'envers de la toile, de façon à détacher les fonds qui pourraient s'y trouver, sur l'écran que constitue la couche superficielle de peinture, donne des clichés beaucoup plus nets que ceux obtenus par les rayons X.

Mais cette lisibilité reste toujours assez précaire, et ce n'est point sur ces clichés que l'expert pourra juger de la valeur esthétique de l'œuvre sous-jacente. Il ne peut que conclure à son existence.

Il lui restera donc généralement à décider, à l'intervention d'autres motifs, la continuation de son entreprise. Cette détection du chef-d'œuvre enfoui sera rendue possible, s'il s'agit non point d'une œuvre inconnue, mais d'une œuvre égarée. Il en est quelques-unes ainsi, que nous savons avoir existé, et dont nous possédons le signalement. Il suffira dans ce cas d'un cliché radiographique, si sommaire soit-il, pour nous mettre sur la trace de l'objet perdu.

On voit dès lors tout l'avantage que peut présenter, pour peu qu'on l'exerce à bon escient, ce nouveau mode d'investigation, et il faut souhaiter, comme on l'a fait d'ailleurs au récent Congrès, que nos musées et nos grands instituts reçoivent au plus tôt l'outillage qui doit leur permettre d'y recourir.

Bien des hypothèses, raisonnables, et qui sont nées de l'existence d'autres renseignements, pourront être vérifiées grâce à lui.

Les historiens ont donc toute raison de se réjouir de l'appoint que ces méthodes nouvelles d'examen leur apportent. Elles ne diminuent en rien l'efficacité et la pertinence des instruments intellectuels qu'ils ont employés jusqu'ici et dont ils auront d'ailleurs à user encore.

Les découvertes de l'objectif ne feront le plus souvent que confirmer les vues ou les suppositions qu'ils ont émises sur la foi de renseignements d'archives, ou qu'ils ont tirées d'un examen plus subjectif de l'œuvre.

Et s'il arrive qu'elles les contredisent, ils auraient mauvaise grâce à s'en plaindre car ce qui importe, c'est de ménager une connaissance de plus en plus exacte de l'art.

Il se trouvera d'ailleurs que dans bien des cas, le dernier mot devra leur rester.

Si loin en effet, qu'on le puisse pousser, l'examen scientifique, ne donnera jamais le pourquoi et le comment de l'œuvre d'art. Il en dénoncera l'existence ou la non-existence, un point, c'est tout.

Sur la façon dont elle a été construite, sur les raisons qui font qu'elle est grande, forte, ou petite et médiocre, cet examen n'apportera aucune lumière.

Cela, cette véritable connaissance, c'est-à-dire compréhension de l'œuvre d'art, c'est à l'historien d'art et au critique — l'un et l'autre gagneraient d'ailleurs à se confondre — de l'ambitionner et de la poursuivre.

Ils y arriveront d'autant plus facilement qu'ils verront à se munir eux aussi d'instruments nouveaux. Ce qu'on appelle histoire de l'art, n'est le plus souvent qu'une énumération de faits et de dates, ce qu'on dénomme critique, une danse devant le miroir,

Ce qu'il faut, c'est instituer la science de l'art, la connaissance de l'œuvre à la fois par le dehors et par le dedans. Cette science n'est encore qu'à ses débuts. Peu d'historiens d'art se sont préoccupés d'étudier par exemple la composition *tectonique* d'une œuvre, ou, s'ils l'ont fait, c'est par endroits et sans en faire la base de leurs observations.

Toute œuvre d'art cependant est *bitie*, bâtie au moyen d'un ensemble de formes, de volumes et de couleurs, dont les rapports peuvent être mesurés. Il y a des schèmes, des rythmes, des réurrences, qui commandent et définissent sa composition. En dehors des canons classiques, des recettes et des formules qu'on enseigne dans les académies, il y a des lois, des règles cachées différentes, que chaque artiste découvre pour lui-même ou auxquelles il obéit inconsciemment. Il y a une façon de composer qui est de Rubens, une autre qui est de Raphaël, de Michel-Ange, de Velasquez ou de Rembrandt, et chacune d'elle pourrait se traduire par un graphique, prendre place dans un ordre, se chiffrer par des rapports précis. Chez tel, le tracé régulateur sera un triangle, chez tel autre le parallélogramme, chez tel autre le cercle ou l'ellipse. Il y a des œuvres commandées par l'horizontale, d'autres par la verticale.

Le rythme peut osciller, onduler, se traduire par une ascension ou une progression continue, ou au contraire par une ligne brisée.

On affirme volontiers que la beauté, que l'émotion esthétique sont du monde des impondérables, qu'on ne peut les mesurer qu'approximativement. C'est plus par paresse que par conviction et parce qu'on n'emploie pas dans cette prise de mesures des instruments d'une délicatesse suffisante. Sans doute, il est des œuvres d'art dont la structure intime est plus aisée à discerner. On a pris la mesure du Parthénon, et l'on a pu traduire en nombres les raisons de sa perfection. Ce que l'on a pu faire pour un monument, on peut l'entreprendre pour une statue, pour un tableau.

Peut-être à le circonvenir de trop près, craint-on de dissiper le mystère, de dérober à l'œuvre d'art son caractère magique, sa vertu?

La connaissance cependant n'a jamais nui, que l'on sache, à l'amour.

Et serions-nous moins sensibles à la grâce ironique, à la tendre mélancolie des œuvres de Léonard, parce que nous aurions appris à discerner les schèmes géométriques, sur lesquels elles sont bâties, à reconnaître que leur composition s'inscrit par exemple dans un triangle isocèle à large base, dans l'*Adoration des rois mages*, la *Vierge aux rochers*, ou la *Joconde*, ou qu'elle obéit et se conforme au rythme de la ligne ondulée, rappelant les vagues marines, dans la *Cène* ou telle autre œuvre?

Qui ne voit, au contraire, que cette connaissance de la structure d'une œuvre, donne à notre émotion, à notre plaisir, au charme que nous éprouvons leur pleine justification?

Nous en découvrons bien la source dans la valeur d'un ton, dans l'inflexion d'une ligne, dans la qualité d'un éclairage ou d'une atmosphère, tout cela qui est l'aspect extérieur et immédiatement perceptible de l'œuvre.

Que nous constations qu'il est encore d'autres raisons à notre plaisir, à notre émotion, des raisons cachées mais qu'un examen attentif nous fera découvrir, nous n'en serons que plus ravis.

Aussi bien, c'est à cette exégèse des formes, à cette étude de la structure, que vont les préoccupations des théoriciens actuels de l'art.

Une nouvelle méthode critique s'organise, plus objective, dont on peut attendre beaucoup, car elle vise à pénétrer jusqu'au cœur même de l'œuvre d'art, à démonter ses ressorts les plus secrets, à formuler ce que l'on pourrait appeler suivant l'expression récente d'un brillant essayiste, les recettes de la *Cuisine des anges*.

On l'a pu constater au récent Congrès. A côté des discussions rituelles et pour tout dire un peu byzantines sur les certificats

## A la découverte de Bruxelles-administratif

d'origine et les extraits de naissance, d'autres discussions plus fécondes ont été amorcées. L'esthétique a pris bien souvent le pas sur l'archéologie, les questions de style sur les questions de dates. Visiblement, l'intérêt de tous ceux qui font profession d'aimer l'art et de l'étudier, va de plus en plus à l'essentiel.

Si pour des raisons faciles à comprendre, une grande attention a été accordée aux exposés des nouvelles méthodes d'investigation, emploi des rayons X et autres procédés, une attention non moins grande est allée, aux communications dont l'objet était de préciser, non plus seulement les caractères généraux de l'œuvre d'art, mais leur structure intime, et les lois qui président à son élaboration.

Cette étude de la structure peut conduire à des conclusions d'ordre général. Elle peut aussi être utile dans l'élucidation de cas particuliers. Dans l'examen d'une œuvre contestée, elle peut, poussée jusque dans les moindres détails, apporter des nouveaux éléments de preuve.

Non seulement dans l'invention de ses sujets, dans sa façon de les mettre en page, de les éclairer, de les animer, de les bâtir, l'apport personnel et unique de l'artiste se fait jour, mais aussi dans la façon dont il applique son pinceau, son ébauchoir ou son ciseau, dans la facture même de son œuvre, dans le rythme de son travail.

Ces particularités, cette marque de fabrique, les experts et les connaisseurs, les reconnaissent le plus souvent d'instinct. Une longue familiarité avec les œuvres leur vaut de distinguer le vrai du faux, presque à coup sûr. Encore convient-il qu'ils puissent aligner d'autres arguments pour confirmer leur verdict, et c'est dans l'étude de plus en plus serrée des œuvres, de leur substance à la fois matérielle et spirituelle, qu'ils les pourront trouver.

De même l'historien d'art a tout à gagner à sonder jusqu'au fond, à découvrir jusqu'à la moelle l'objet de son étude ou de sa démonstration.

Il devra donc s'assurer l'aide de tous les moyens d'inspection qui se présentent à lui.

Il reste dans le domaine de l'art, bien des découvertes à faire, bien des jugements à réformer, bien des hypothèses à confirmer.

Une histoire de l'art ne peut être entièrement valable, que si elle s'accompagne à la fois d'une science et d'une philosophie de l'art.

L'identification des œuvres d'art, l'étude de leur structure intime, tant matérielle que spirituelle, leur description, l'examen de leurs origines et de leur formation, des échanges d'influence dont elles ont été l'occasion, des rapports qu'elles ont avec notre sensibilité, autant de tâches dont il faudra bien que l'historien d'art s'acquitte.

Aussi bien ce n'est pas à l'intervention d'un seul homme que pareille entreprise pourrait se poursuivre. Elle ne peut être que le résultat d'efforts conjugués, portant sur un effort et des méthodes communes.

La constitution à l'issue du dernier Congrès d'une association internationale des historiens d'art, est, sous ce rapport, d'un excellent augure.

Cet organisme nouveau et dont font partie les spécialistes les plus qualifiés, est destiné, pour peu qu'il trouve autour de lui les ressources et les appuis nécessaires, à rendre à l'histoire de l'art des services infiniment précieux.

MARCEL SCHMITZ.

Aux termes de l'article 70 de la loi communale, tous les ans, avant que le conseil s'occupe du budget, le collège des bourgmestre et échevins doit faire, en séance publique, rapport sur l'administration et la situation des affaires de la commune.

Ce rapport peut être verbal, aucune prescription de la loi n'imposant l'impression. Mais si le « Magistrat » de Bruxelles s'avait de satisfaire oralement au prescrit de la loi, son exposé risquerait d'occuper toutes les séances que, normalement, le conseil consacre annuellement à la gestion des intérêts communaux.

Aussi le collège des bourgmestre et échevins de la ville publie-t-il ce rapport, sous forme d'un imposant volume comprenant, cette année, 676 pages de texte serré, avec des tableaux sans nombre et des chiffres à l'infini.

Ce rapport fut remis aux mandataires de la capitale dès la séance de rentrée, comme le veut la loi. Il aura, soyons-en certains, le sort de la plupart de ses congénères : bien peu le liront de ceux qui sont censés devoir en prendre connaissance, et il finira sa carrière, plus tôt que tard, aux vieux papiers.

C'est un tort. On gagne toujours à la lecture d'un rapport, surtout lorsqu'en l'espèce il reflète la vie administrative d'une cité à la vie intense et bariolée comme l'est celle de notre bonne ville.

Certes, je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il soit d'un intérêt palpitant d'apprendre qu'en 1929 les services d'affichage de la ville ont dépensé pour fr. 19,718,53 de colle; ni que le 25 août 1929 M. Max a reçu une médaille en bronze de 17 centimètres sur 17, à son effigie, don de « L'Amicale des vendeurs de légumes, fruits et pommes de terre ». Car tout cela est imprimé dans ce fameux rapport.

Mais à côté de cela, il est des renseignements que tout Bruxellois, me semble-t-il, devrait connaître; et qui ne manquent même pas d'offrir matière à réflexion au grand public.

\*\*\*

Au chapitre de la population et de l'état civil, par exemple.

Au 31 décembre 1928, la population de Bruxelles (1) était de 211,046 habitants; au 31 décembre 1929, elle n'était plus que de 209,828 habitants : 97,030 hommes, et 112,798 femmes. D'où perte de 1,218 âmes.

Constataction connexe : cette perte est normale, en ce sens qu'elle se répète régulièrement depuis 1922 (2). Au 31 décembre de cette dernière année, Bruxelles comptait 215,504 habitants; d'année en année, ce chiffre est tombé à : 215,145, 214,614, 213,915, 212,789, 211,913, 211,046, et enfin à 209,828 fin 1929 comme je viens de l'écrire plus haut.

Bruxelles, depuis huit ans, est donc une ville qui se dépeuple. Il est vrai que le centre se commercialise de plus en plus, et que nombre de geis qui y avaient ou y ont leurs occupations n'y résident plus, et ont établi leur foyer dans un faubourg. Mais ce serait là une explication incomplète. Car d'autres indices nous montrent qu'au sens littéral du mot, Bruxelles est une ville qui meurt.

Prenons, pour nous en convaincre, les tableaux des naissances et des décès.

Il y eut, en 1929, un total de 2,382 naissances (dont 350 illégitimes), contre 3,470 décès.

En ce qui concerne les naissances, la régression est constante depuis 1922. Voici d'ailleurs les chiffres : 3,011, 2,991, 3,032, 2,642, 2,612, 2,402, 2,392, et enfin 2,382 en 1929.

(1) Au point de vue administratif, par « Bruxelles » il faut entendre depuis 1921 l'ensemble formé par l'ancienne ville proprement dite (District I) et par l'ancienne commune de Laeken (District II).

(2) Nous prenons pour base 1922, comme nous le faisons pour le calcul des naissances, parce qu'à partir de lors les statistiques comprennent le chiffre total se rapportant aux deux districts de la ville. En réalité, le fléchissement se marque à Bruxelles, premier district, depuis 1907 en ce qui concerne le chiffre de la population (199,695 au 31 décembre 1906 contre 154,801 au 31 décembre 1920); le chiffre des naissances, par contre, diminue depuis 1902, pour ce même premier district (4.381 naissances en 1901 contre 1.510 en 1929).

Nous rappelant qu'il y eut en 1929 un total de 2,044 mariages (contre 175 divorces), on constate que par rapport à 1928, et restant en cela dans la trajectoire d'une courbe régulière, Bruxelles a vu, en 1929, 10 naissances et 82 mariages en moins, et 589 décès en plus que l'année précédente.

\* \* \*

Un autre renseignement intéressant, sans prétendre qu'il ait une portée définitive, est fourni au point de vue linguistique par l'indication de la langue dans laquelle sont faites les déclarations à l'état civil.

Nous distinguerons, pour être très précis, le premier et le second districts :

## Déclarations de naissances :

District I. —	En français . . . . .	1,472
	En flamand . . . . .	8
District II. —	En français . . . . .	686
	En flamand . . . . .	252
Ensemble	En français . . . . .	2,158
	En flamand . . . . .	260

## Actes de mariage :

District I. —	En français . . . . .	1,444
	En flamand . . . . .	77
District II. —	En français . . . . .	317
	En flamand . . . . .	206
Ensemble	En français . . . . .	1,761
	En flamand . . . . .	283

## Actes de décès :

District I. —	En français . . . . .	2,552
	En flamand . . . . .	29
District II. —	En français . . . . .	1,231
	En flamand . . . . .	213
Ensemble	En français . . . . .	3,783
	En flamand . . . . .	242

Soit sur un grand total de 8,488 actes et déclarations, 786 ou moins d'un dixième faits et rédigés en flamand.

Pour le premier district seul (Bruxelles proprement dit), on arrive à 114 actes flamands sur un total de 5,582 soit 2 %.

\* \* \*

Mais délaissions ces sujets austères; au rythme du rapport, enjambons le chapitre des affaires électorales, pour entrer de plain-pied, — un pied glissant — dans le « relevé comparatif des espèces principales de poissons vendus à la Minque ».

Voici un petit jeu de société tout à fait inédit : faire deviner l'espèce de poisson qui fait prime sur les étaux de la Halle. Eh bien, je vais vous le dire : c'est le cabillaud. Parfaitement. A part un sensible fléchissement accusé en 1928, le cabillaud se taille une place royale parmi l'ensemble de la gent écailleuse au cours de ces cinq dernières années : 213,000 pièces en 1926; un peu plus, — 224,000 en 1927; — puis l'année de régression : 199,000 en 1928; — 250,000 en 1929; et si la moyenne des six premiers mois se maintient, près de 300,000 pièces en 1930.

Evidemment, raies et flottes viennent en bon rang; mais ici c'est un phénomène inverse que l'on observe : les quantités diminuent depuis cinq ans : de 14,000 paniers en 1926, on tombe à 11,000 en 1929, et ce dernier chiffre paraît ne pas devoir être dépassé cette année. Quel savantasse nous expliquera le pourquoi de tout cela?

Les huitres sont en augmentation depuis cinq ans; par contre, homards et langoustes sont en baisse, comme le saumon, la sole et la barbu. Le turbot tombe, l'esturgeon fléchit, l'elbette s'effrite. La plie reste ferme. Ce qui va le plus fort (*horresco referens!*), c'est le maquereau.

Passons. Passons... Sûreté publique. Sapeurs-pompiers. Occasion unique de signaler qu'il y eut, en 1929, exactement 544 incendies, dont 132 ont occasionné pour plus, et 412 pour moins de 1,000 francs de dégâts. De minutieux tableaux vous dénombrent les incendies

d'après la nature du local où le feu a pris naissance, ou la qualité de son occupant. Un autre tableau vous énumère les causes d'incendie; un autre, les modes d'extinction employés; enfin un dernier tableau révèle que le plus grand nombre d'incendies éclata le samedi, et qu'en moyenne, c'est entre midi et 1 heure que le feu se déclare le plus souvent.

\* \* \*

Nous ne sommes encore arrivés qu'à la page 105!

Sautons par-dessus les statistiques médicales. Nous voici au passage relatif à la surveillance du commerce des denrées alimentaires. Les services d'analyses ont examiné les choses les plus baroques : yoghourt ne renfermant pas les bacilles bulgares spécifiques de ce produit ; pudding poudre au chocolat ne renfermant pas de chocolat; sucre vanillé sans vanille; mayonnaise aux œufs sans œufs. On s'en douterait parfois sans les lumières des services d'analyses...

Chapitre des travaux publics. Des pages et encore des pages, où se lit notamment que le service des serres de la Ville s'est occupé de la confection de bacs à fleurs nécessaires à la garniture de Manneken-Pis. On ne dit pas que Manneken-Pis a contribué au bon entretien des fleurs des bacs des services des serres de la ville. (Qui donc protesta un jour contre l'emploi abusif des génitifs et des possessifs?)

Au même chapitre, triste nouvelle : « La mortalité des ormes de nos parcs et promenades va toujours en augmentant, et il est à craindre que d'ici quelques années, il ne restera pas grand chose de nos plantations d'ormes qui, à un moment donné, devront être remplacées par une autre essence d'arbres ». Sous quoi attendra-t-on, lorsque ce jour aura lui?

\* \* \*

Nous en arrivons ainsi, franchissant l'eau, le gaz et l'électricité, au chapitre de l'instruction publique.

Plus de cent pages pour le seul enseignement primaire.

Et c'est ici notre grande détresse de constater qu'en regard de la sollicitude prodiguée par la Ville de Bruxelles aux élèves de l'enseignement officiel, elle continue à refuser la moindre satisfaction à ces milliers d'autres enfants pauvres bruxellois dont le crime, aux yeux de la Pensée dite libre, est de vouloir étudier sous le geste rédempteur du crucifix.

Vraiment, aux 676 pages de ce Rapport, il en faut ajouter une : celle qui consigne le refus sectaire d'une majorité délibérément sourde à la voix de la justice.

CH. DU BUS DE WARNAPPE.

## TARIFS

## DES ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg. . . . .	17 belgas
II. — Pour le Congo belge . . . . .	18 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubanghi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchecoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur . . . . .	23 belgas
V. — Pour tous les autres pays . . . . .	26 belgas

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### A propos des nouveaux « bienheureux » anglais

Comme Léon XIII avait béatifié, en 1886, trois cent seize martyrs des persécutions anglaises, parmi lesquels les illustres Fisher, cardinal; sir Thomas More, Edmunt Campion, Pie XI, le 15 décembre 1929, a élevé sur les autels un nouveau groupe de cent trente-six bienheureux. Seconde promotion empourprée d'une gloire immortelle, qui n'épuise pas encore le bataillon des héros.

Cette glorification ravive des souvenirs historiques et répond à des questions encore actuelles, sur quoi on nous permettra d'insister.

C'est toujours un mystère, pour nous, enfants de l'Eglise romaine, que l'attitude des schismatiques, anglicans ou orthodoxes, devant le problème de leur séparation. Comment parviennent-ils à légitimer leur départ et à se persuader, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont emporté, en se retirant, la véritable Eglise du Christ — fondée sur Pierre, sur la pierre et non sur trois ou cinq pierres —, de sorte que, d'après eux, suivant un mot du P. Vaughan, ce n'est pas une tuile qui s'est détachée de l'édifice, c'est l'édifice lui-même qui s'est détaché de la tuile!

Cependant la coupure est visible, le point de scission ne peut se dissimuler. L'histoire dit : à telle année, tel jour, telle heure presque, vous avez brisé avec Rome, rejeté Pierre. C'est vous qui avez quitté la maison bâtie par le Christ, à laquelle il a préposé un chef et non pas trois ou cinq. Réclamez-vous d'Elisabeth ou de Calvin, de Photius, de Michel Cérulaire, mais vous ne pouvez plus vous réclamer du Christ parce que vous avez rompu avec son Vicaire, parce que celui-ci vous a excommuniés. Vous êtes des branches tombées de l'arbre, vous n'appartenez plus au tronc qui vous portait. Vous êtes apparus tard, au dixième, au seizième siècle et vous n'effacerez jamais sur votre front le caractère de *nouveauté*, comme parle Bossuet. L'antiquité témoigne contre vous. L'histoire vous condamne. Vous pouvez vous vanter de toutes espèces de mérites, faire valoir votre science, vos vertus, vos traditions, mais l'ancienneté vous échappe, vous datez.

Il faut reconnaître que, partant de là, il nous est presque impossible, à nous plantés sur le roc romain, de comprendre une prétention qui nous paraît jurer avec les faits les plus notablement acquis.

Comment ils se tirent de là? Par ce que Hilaire Belloc a spirituellement appelé l'histoire à rebours, l'histoire à rebrousse-pois. Les orthodoxes, la manipulant au gré de leur passion, soutiennent mordicus que l'Orient n'a jamais connu la subordination au Siège de Rome et que le Pape, simple patriarche d'Occident, fut toujours placé sur la même ligne que le patriarche de Constantinople. C'est là-dessus que les partisans de l'Union veulent asseoir leur système de la pentarchie, par une association de cinq grands patriarchats qui serait à la base de la fédération unitaire de l'Eglise. Est-il besoin de dire que la science catholique remontant jusqu'aux origines fait bon marché de cette prétention et démontre, à l'évidence, que le Pape est souvent, régulièrement, intervenu dans les affaires d'Orient, dans les questions de dogme ou de discipline, parlant en Docteur suprême, commandant en Monarque.

De même, des auteurs anglicans ont soutenu que le protestantisme a préexisté en Angleterre au règne d'Elisabeth, que suivant une évolution conforme à son esprit d'indépendance, la religion anglaise, s'adaptant à ce caractère, avait anglicisé le christianisme, si bien que cette transformation ne fut pas une rupture avec le passé mais sa continuation, son prolongement. Et donc, à bon droit, l'Eglise anglicane — simple étiquette par ailleurs collée sur trois Eglises, la haute, la basse, la large, à leur tour fortement subdivisées, — pouvait se dire issue de l'Eglise fondée en Angleterre par le moine Augustin, l'envoyé de Grégoire le Grand « à ses anges, *ad anglos* ».

\* \*

Assurément, pour avoir raison de ces altérations des faits, il suffit de rappeler que Henri VIII arracha l'Eglise d'Angleterre à l'obédience du Pontife romain, se déclarant lui-même, par l'Acte de *suprématie*, en 1534, chef suprême de l'Eglise, et que des martyrs, aussi illustres que Jean Fisher et l'humaniste Thomas More, payèrent de leur sang le droit de rester fidèles à Rome. C'est un autre fait éclatant que sous Edouard VI, qui n'était qu'un enfant, une oligarchie qui avait à sa tête Somerset, Warwick et l'archevêque Cramer, d'abord luthérien, puis calviniste, imposèrent au peuple anglais, entre les années 1547 et 1553, la confession de foi, luthérienne et calviniste, appelée les *Quarante-deux articles*.

C'est un autre fait, plus éclatant que la lumière du jour, qu'après les cinq années du règne réparateur de Marie Tudor, de 1553 à 1558, la fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, Elisabeth, exclue du trône par sa naissance illégitime, mais où Philippe II l'avait aidé à monter, laissa William Cecil organiser définitivement l'anglicanisme en Eglise séparée de Rome, avec sa hiérarchie indépendante à la tête de laquelle la Reine plaça Matthieu Parker, comme archevêque de Cantorbéry, qu'elle fit sacrer par Barlow, en 1559, ce Barlow dont le caractère épiscopal est resté douteux. A cette Eglise retranchée de l'Eglise catholique, constituée en fief de la Couronne, asservie à la Couronne, Elisabeth imposa son credo : les *trente-neuf articles*, charte fondamentale de la confession anglicane, rejetant les dogmes catholiques de la transsubstantiation, de la messe, du culte des saints, des indulgences, du purgatoire, des sacrements à l'exception du baptême et de la Cène et proclamant le Roi chef suprême de l'Eglise.

Ce qui met à néant la thèse d'après laquelle Elisabeth ne fit pas violence au peuple catholique, mais se borna à enregistrer, sanctionner une situation acquise, c'est que la persécution fut déchaînée contre les enfants de l'Eglise catholique et qu'on ne put asseoir les fondements de la nouvelle Eglise que dans le sang répandu à flots des héroïques martyrs. Et le glaive de la persécution frappa sans répit d'innombrables victimes, les cinq années du règne de Marie Tudor exceptées, pendant un siècle et demi, de 1535 à 1681. Jamais, en effet, de trêve complète, mais parfois de simples accalmies que suivait une recrudescence provoquée par des causes extérieures, telles la menace de l'Armada ou la Conspiration des pendus dont quelques égarés furent les auteurs. La persécution atteignit son paroxysme sous Charles II, quand les ministres du Roi, Dauby et Shaftesbury machinèrent de toutes pièces une conspiration pour exterminer les papistes et barrer la route du trône au duc d'York, converti à l'Eglise romaine.

\* \*

Cette longue et douloureuse histoire, racontée d'abord par Richard Challoner, vicaire apostolique de Londres, mort en 1781, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans des mémoires infiniment précieux a été complétée par un groupe d'écrivains éminents ayant à leur disposition les archives publiques largement ouvertes. Mme la comtesse de Courson en a donné un rapide et émouvant aperçu dans les *Etudes* du 5 octobre, pour glorifier à son tour les nouveaux *Beati* de Pie XI. Ces admirables récits qui font revivre l'épopée sanglante de l'Eglise catholique en Angleterre permettent de rafraîchir les souvenirs des anglicans et de faire justice de la dernière argutie par laquelle ils entendaient se dérober à l'évidence des faits. On sait que, joignant l'astuce à la cruauté, les tribunaux condamnaient au supplice de la pendaison les prétendus traîtres, et à l'éventration avec extraction du cœur encore chaud, pendus détachés encore vivants, les coupables de haute trahison. C'est la fable que colportent tous les manuels d'histoire, que répètent tous les instituteurs officiels. C'est l'éponge facile à manier dont on se sert pour laver les mains des bourreaux.

Or, ce qui ressort de tous les récits d'exécutions, c'est le loyalisme des victimes.

A de rarissimes exceptions près, tous sont exclusivement frappés

pour avoir conspiré contre l'État, pour révolte contre le pouvoir royal dans l'ordre temporel. L'unique crime, c'est la profession de la foi romaine, l'ordination sacerdotale reçue à l'étranger, la célébration de la messe, l'assistance à la messe, le fait d'avoir donné asile à un prêtre. On sait, en effet, que si cent cinquante années de persécutions sanglantes n'ont pu exterminer l'Eglise catholique en Angleterre, on le doit à la géniale et sublime inspiration du futur cardinal William Allen qui institua des séminaires anglais sur le continent, à Rome, Douai, Valladolid, etc., où se formèrent dès apôtres, confesseurs de la foi, candidats au martyre, affrontant l'héroïque mission d'aller exercer le ministère sacerdotal clandestin parmi les catholiques obstinément fidèles à leur Eglise.

« Toujours simples et souvent gais, écrit M<sup>me</sup> la comtesse de Courson, nos martyrs donnent l'exemple d'un loyalisme persistant et profond... Les historiens protestants les plus sérieux rendent pleine justice à cet égard aux catholiques. Ce loyalisme éclate à chaque instant dans les actes de nos martyrs : John Bodey, légiste distingué, maître ès arts, debout au pied du gibet, affirme : « Pour tout ce qui est temporel, je reconnais la Reine comme légitime souveraine, je meurs pour avoir refusé de la reconnaître comme chef de l'Eglise du Christ. Que Dieu garde Sa Majesté dans la paix ! »

Les prêtres parlaient de même. Polydore Pladen, exécuté en 1591, définit nettement les limites de son devoir de sujet de la Reine : il lui doit l'obéissance en toutes choses temporelles, mais dans le domaine spirituel, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, commande. « Oh ! Christ, s'écria Pladen en baisant la corde qu'il avait déjà au cou, je ne trahirai jamais, dussé-je mourir mille fois ! » John Almond, très saint prêtre, à genoux au pied de la potence, proteste « par la Passion de Notre-Seigneur qu'il reconnaissait S. M. Charles I<sup>er</sup> comme son Roi légitime et unique », puis il pria à haute voix pour le Roi, la Reine et leurs enfants, à qui il souhaitait « tout le bien possible ».

... Le P. Dickenson et son humble ami Ralph Milner, laboureur, furent condamnés à mort, l'un pour avoir été ordonné « au delà des mers », l'autre pour avoir servi un prêtre. Le P. Dickenson pria pour la Reine. « Je prie pour Sa Majesté qu'elle hérite du royaume des cieus. »

Des traits semblables se répètent à chaque page, notamment dans le récit du fabuleux complot imaginé sous Charles II contre la vie du Roi par Shaftesbury qui en fut l'âme et Titus Oates qui en fut l'instrument. « Le 29 juin 1681, veille du jour de l'exécution, Shaftesbury visita dans leur prison les PP. Turner et Gavan. Il tenait à la main un pardon que le Roi accordait aux condamnés s'ils avouaient qu'un complot avait existé : « Reconnaître l'existence d'un complot serait reconnaître comme vrai ce que nous savons être un mensonge », s'écria le P. Gavan avec indignation. Au moment de l'exécution, une foule immense écoutait dans un profond silence les déclarations des religieux, affirmant leur foi catholique et leur loyalisme envers le Roi, quand l'arrivée d'un cavalier, bride abattue, fit sensation. Il brandissait un papier en criant : « Un pardon ! C'était un dernier piège tendu par Shaftesbury à ses victimes. Les religieux, très calmes, remercièrent le Roi, mais refusèrent de reconnaître pour vrai ce qui n'était que mensonge... Quatre ans plus tard, Charles II, qui laissa verser tant de sang innocent était sur son lit de mort. Quelques heures avant la fin, le P. bénédictin Huddleston fut secrètement introduit dans la chambre royale, et, pleinement conscient, sincèrement repentant, Charles II mourut réconcilié et absous. C'était la réponse des martyrs. »

Telles furent les scènes sublimes dont Tyburn, le calvaire anglais fut le théâtre. Si vous voulez savoir à quelle cause attribuer la survivance miraculeuse du catholicisme anglais en dépit d'une lutte acharnée de cent cinquante ans, la voilà : c'est l'intercession des martyrs uniquement immolés pour leur foi.

Personne, je crois, n'a rendu à ces héros un plus éclatant hommage que le cardinal Bourne, pendant les fêtes de la béatification collective et dans un discours solennel prononcé le jour de Pâques. Je voudrais au moins en extraire ces lignes qui vengent l'Eglise catholique et sont capables de dissiper les dernières préventions de l'Eglise anglicane.

Après avoir évoqué l'intrépidité magnanime des apôtres déguisés s'exposant à la mort pour sauver les âmes et l'Eglise, le cardinal ajoute :

« Ne permettons pas à nos compatriotes protestants d'oublier ces choses. Le souvenir peut les préserver de reprendre la vieille calomnie que peu d'entre eux ont hésité à articuler, à savoir que ces courageux Anglais, nos ancêtres catholiques, ne sont pas morts comme martyrs, mais comme traîtres à leur pays. »

« Qu'ils étudient les souvenirs et qu'ils constatent comment toujours, même lorsque ce n'est pas mentionné expressément, le choix entre la liberté et la mort dépendait de l'acceptation ou du rejet de l'Eglise protestante établie. »

« Si nos martyrs avaient consenti à se soumettre à l'Eglise protestante, le grief de trahison serait en chaque cas tombé immédiatement. L'accusation n'avait pas d'autre motif que de condamner à mort ceux dont le seul crime était d'avoir reçu la prêtrise selon des rites que l'Angleterre avait observés avec respect pendant mille ans. »

La voilà donc resplendissante de gloire, la véritable Eglise du Christ en Angleterre, c'est celle qui fut unie à Rome pendant un millénaire, s'ensevelit pendant un siècle et demi dans les plus sombres cachettes comme dans un sépulcre, s'empourpra du sang des martyrs et re fleurit, pleine de foi et d'amour, toujours indissolublement attachée au Siège de Rome.

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

Pierre Termier

De M. Maurice d'Ocagne, de l'Académie des sciences, dans le Figaro :

Pierre Termier fut de ces rares esprits capables de faire éclater leur éminente supériorité dans un ordre quelconque de connaissances, et tout autant dans le domaine des lettres que dans celui des sciences. Après de brillantes études littéraires, il avait, à l'Ecole polytechnique, d'où il sortit premier en 1880, affirmé sa valeur comme mathématicien, et c'est par des découvertes fondamentales dans le domaine de la géologie qu'il laissera, dans l'histoire des sciences, une trace lumineuse.

A ces belles découvertes, il avait prélué par de profondes études de minéralogie, au cours desquelles, sur des sujets particulièrement délicats, il a multiplié des observations de premier ordre, marquées au coin de la plus fine pénétration et fécondes en résultats nouveaux. Mais sa vocation était de méditer sur les plus grands problèmes que soulève l'explication des formes de la surface terrestre en ses régions montagneuses. A côté de Marcel Bertrand, qui l'avait guidé à ses débuts dans la carrière, il est apparu là, et dans toute la force du terme, comme un maître dont les enseignements ont fini par triompher de toutes les résistances. Il s'en faut, en effet, que son ingénieux système d'explication se soit imposé à première vue à tous les chercheurs, mais telles ont été la solidité de ses preuves, l'ampleur de ses observations, la rigueur de ses déductions, qu'elles ont fini par faire fléchir les objections qui lui avaient d'abord été opposées et sous la forme la plus véhémente. C'est que, alpiniste résolu et remarquablement entraîné, Termier a pénétré partout, peut-on dire sans métaphore, jusqu'au cœur de son sujet, s'attaquant tout particulièrement au problème du cristallophyllien, qui est celui de l'origine des gneiss et des mécaschistes, un des plus captivants de la géologie, mettant en pleine lumière les grands phénomènes de charriage des nappes superficielles, dont Marcel Bertrand avait été le premier à envisager le rôle. De son côté, il y ajoutait encore des explications toutes personnelles, fondées en particulier sur la considération de colonnes filtrantes montant, comme d'une chaudière, de la région centrale du géo-synclinal.

Le Massif Central français, les Alpes considérées dans toute leur étendue, depuis les Carpathes jusqu'à la Méditerranée et même au delà (car il y a rattaché, par un prolongement sous-méditerranéen les sierras ibériques), les Pyrénées occidentales, le système orographique du Maroc... ont été, de sa part, l'objet d'explorations détaillées couronnées des plus sensationnelles découvertes.

Mais, chez Termier, le savant se doublait d'un poète, voire d'un philosophe. La fraîcheur de ses impressions, qui se reflétait, en quelque sorte, dans toute sa personne, l'enthousiasme que soulevait en lui la découverte de la vérité, se traduisaient dans ses écrits avec un lyrisme qui l'apparentait à nos plus grands poètes en prose.

Telles de ses descriptions ne sont pas inférieures à celles d'un Loti; telles pages que lui inspirent les grands spectacles de la nature ne sont pas indignes d'un Chateaubriand. Les trois volumes qu'il nous laisse sous ces titres : *A la gloire de la terre*, *La Joie de connaître*, *La Vocation de savant*, méritent de prendre place parmi les meilleures productions littéraires de notre temps. Irrésistiblement conduit par la contemplation de la vérité scientifique aux notions d'infini, d'éternel, d'absolu, d'universel, et, par-delà, à l'idée d'un Dieu unique et vivant, créateur tout puissant du Ciel et de la terre, Termier tenait, en toute occasion, à faire l'affirmation

de sa profonde foi catholique, sur laquelle il s'est particulièrement expliqué dans un article de la *Revue des Jeunes*, paru ensuite sous forme de brochure : *Le Témoignage des sciences*, ainsi que dans la consultation recueillie par *Figaro*, du 2 au 25 mai 1926, auprès de tous les membres de l'Académie des sciences, consultation réunie depuis lors en une brochure sous le titre : *Le Sentiment religieux et la science* (éditions Spes, 1928). Chez lui, comme chez Cauchy, Ampère, Pasteur, Hermite, le grand savant se doublait d'un ferme croyant.

Société Anonyme **INLAN** Gand Rue St-Pierre-Alost, 24-26

**GRANDE BLANCHISSERIE A VAPEUR**  
Industrie spécialisée de Nettoyage et Lavage à neuf

REPASSAGE SOIGNÉ  
Téléphone 3431 — Compta-Chèque 142.65

**3 Séries de service**

I	II	III
LAVAGE	LAVAGE	LAVAGE
REPASSAGE	REPASSAGE	SEULEMENT
REPARATION	MECANIQUE	SECHE

Spécialité pour COUVENTS et PENSIONNATS

498.

**L'ERMITAGE**

**Home pour fillettes**

Cures d'air marin.  
Site superbe; mer et campagne. - Confort moderne.  
Vie familiale. - Leçons facultatives.

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

**Oostduinkerke-Plage**

Téléph. Coxyde 55

**AUX EDITIONS SAINT-MICHEL**  
21, rue Servandoni - PARIS

LES MAITRES ÉTRANGERS

NICOLAS BÉRDIAEFF

L'ESPRIT de DOSTOÏEWSKI

ROBERT-HUGH BENSON

Dans le Van du Vanneur  
roman

JEAN MAXENCE

**POSITIONS**

« l'un des meilleurs essayistes de la génération nouvelle. »

HENRI MASSIS.

E. S. M.

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -

**Sulfate d'Ammoniaque**  
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés  
8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux  
producteurs de sulfate  
d'ammoniaque de  
Belgique.

**VOYAGES HANCIAU** FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84  
22, Rue de la Bourse - BRUXELLES

Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

**OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930**

Renseignements gratuits TOUS SERVICES DE VOYAGES

# Hygiène tropicale

**MOYENS  
PRÉVENTIFS  
ET  
CURATIFS**

DEMANDEZ A

**UNION CHIMIQUE BELGE SA**  
DIVISION PRODUITS PHARMACEUTIQUES MEURICE  
RUE BERKENDAEL 68 BRUXELLES

SES  
**BROCHURES  
DE POCHE**  
RELATIVES A  
L'HYGIÈNE TROPICALE

ELLES VOUS SERONT ENVOYÉES  
**IMMÉDIATEMENT**  
ET GRACIEUSEMENT

## Camille HONHON

Produits et spécialités pharmaceutiques  
pour Missions et Congrégations  
religieuses

**Boulevard de l'Abattoir, 35  
BRUXELLES**

Télégr. : Camille HONHON  
Téléphones : 11 17 78  
12 69 65

Chèques postaux : 13.371  
Registre du Commerce :  
BRUXELLES 1050

733

## CUIVRERIES D. & L. HUYGHEBAERT Frères

Société en nom collectif  
6, r. du Ruisseau, Malines - Tél. 403

Manufacture Générale d'Articles en cuivre  
battu, repoussé, agrafé et embouti.

Matériel et Ustensiles de cuisine  
p<sup>r</sup> Hôtels, Communautés, Hôpitaux,  
Bains-Marie (Modèle déposé)

**EXPORTATION**

Réparation, étamage et remise à neuf de  
n'importe quel appareil ou ustensile en  
cuivre.



## SOCIÉTÉ BELGE DE PHOTOGRAPHIE "SOBEFO"

Société Anonyme

21, rue Maroy, BRUXELLES Tél. 12,07,64

Concessionnaire pour la Belgique des produits

**LUMIÈRE**

*DIAPOSITIVES : Vous songez à préparer les clichés qui vous seront  
nécessaires au cours des conférences de l'hiver prochain.*

Les plaques diapositives LUMIÈRE tons noirs ou tons chauds  
sont parfaites. La douzaine : 8,5 x 10 = fr. 17.35.

DEMANDEZ-NOUS NOTRE NOTICE SPÉCIALE

### PHOTOMATON

Photo parfaite, 6 poses en 8 minutes pour 8 francs  
pour CARTE D'IDENTITÉ. - Passe-Ports, etc.

Concessionnaires de Machines à :

Bruxelles - Louvain - Malines - Anvers - Liège - Courtrai -  
Verviers - Spa - Ostende - Blankenberghe - Westende - Knocke

**Agrandissements artistiques**

713

## THE NEW ANTWERP TELEPHONE

AND ELECTRICAL WORKS S. A.

22, rue du Verger

ANVERS



# TÉLÉPHONIE AUTOMATIQUE PRIVÉE

523